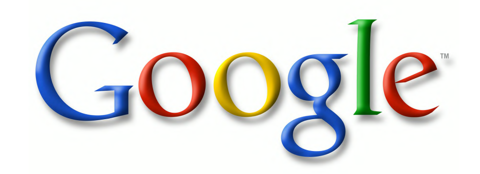
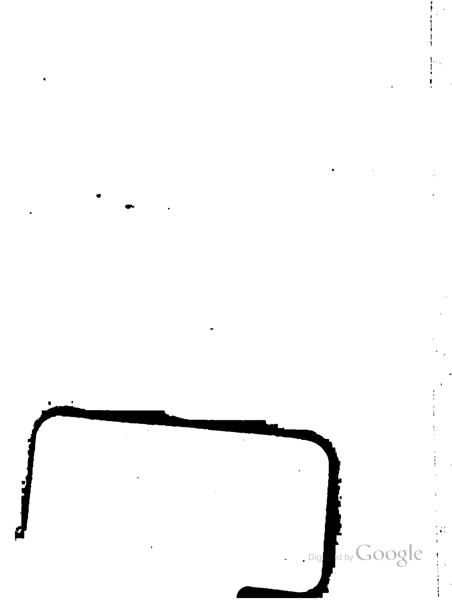
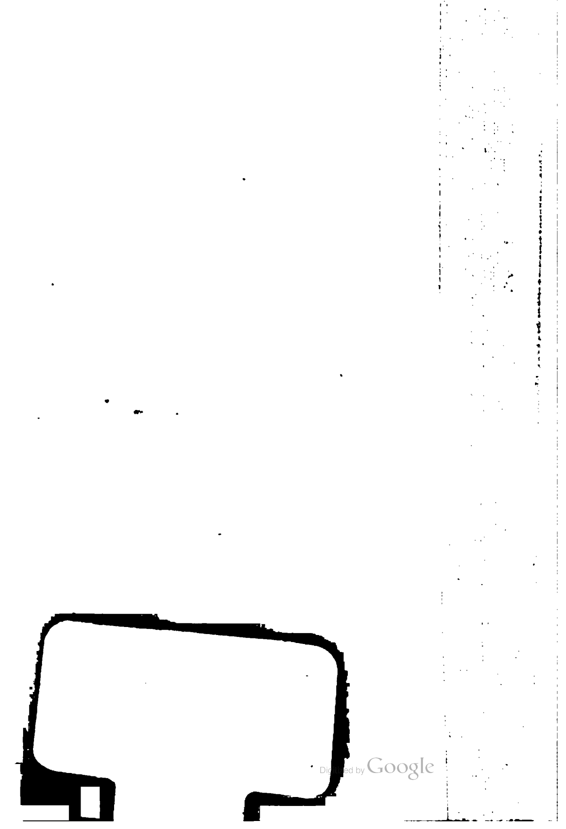



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579509 0





PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

1786

Tome 10

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,
Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

LA COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

Jean Baptiste Sauvé

PAR DE LA NOUE.

oe



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

A MONSEIGNEUR
DE MONTMORENCY-
LUXEMBOURG,

DUC de Luxembourg, de Montmorency et de Piney, Pair et premier Baron Chrétien de France, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine des Gardes du Corps de Sa Majesté, Lieutenant-Général de ses Armées, Gouverneur de la Province de Normandie, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

JE jouis aujourd'hui du plus flateur de tous vos bienfaits; vous me permettez de rendre ma reconnoissance publique. Quelle satisfaction pour moi de devoir mon bonheur au Protecteur le plus estimable! quelle gloire d'oser le publier!

Il est des formes sous lesquelles la fortune se seroit vainement présentée à moi ; il est des mains qu'elle auroit eu tort d'emprunter pour me distribuer ses faveurs : en choisissant la vôtre, quel prix n'a-t-elle pas ajouté à ses bienfaits ?

La noblesse de votre nom, aussi illustre, aussi ancien que la Monarchie ; l'éclat de vos dignités, l'autorité qu'elles vous donnent ; tant de titres, tant d'emplois honorables, dont aucun n'est dû à la faveur, vous avoient, dès long-tems, soumis mon esprit, vous avoient attiré tous mes respects ; mais, MONSEIGNEUR, la noblesse de votre ame, au-dessus de celle de votre nom ; l'usage de cette autorité, qui n'est entre vos mains qu'un exercice continuel d'humanité et de bienfaisance ; votre sensibilité pour les malheureux, votre amour pour les Arts ; tant d'autres qualités qui vous sont personnelles, ont entraîné mon cœur, ont fixé tous mes sentimens. Oui, MONSEIGNEUR, je vous dois tout, et mon désespoir est de ne pouvoir ex-

primer combien j'aime à vous tout devoir. Cet Ouvrage même, que vous me permettez de faire paroître sous votre nom, quels droits n'avez-vous pas sur lui !

En me faisant admettre à ces spectacles uniques, auxquels le goût et la délicatesse présidoient, où tout ce qu'il y a de grand et d'illustre en France se plaisoit à contribuer aux délassemens d'un Maître adoré et si digne de l'être, votre puissante protection m'a transporté dans un monde que sans vous je n'aurois jamais pu connoître : c'est à la Cour, c'est dans ce monde nouveau pour moi, que j'ai pu étendre mes idées, épurer mon style, et reconnoître, en passant, cette foule de différens caracteres, que des yeux plus clairvoyans que les miens auroient pénétrés, et qu'un pinceau plus exercé auroit su peindre.

Si j'ai osé faire la critique de quelques-uns de ces caracteres, j'avoue, sans flatterie, qu'il me seroit beaucoup plus facile de faire l'éloge de beaucoup d'autres ; si sur ce Théatre on rencontre des vices et des ridicules, on y voit

aussi des exemples sublimes de désintéressement, de probité, de toutes les vertus. Combien de traits en pourrois-je citer? Mais, Monseigneur, il en est auxquels il seroit trop aisé de vous reconnoître : on y verroit trop à découvert les motifs de cette estime, de cette considération universelle et constante dont vous y jouissez; on y verroit que je ne suis pas, à beaucoup près, le seul témoignage que vous faites le bien pour l'unique plaisir de le faire.

J'ai l'honneur d'être, avec le respect le plus profond et la reconnoissance la plus vive,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
DE LA NOUE.

AVERTISSEMENT.

J'AI vu souvent dans les Provinces beaucoup d'embarras, ou beaucoup de négligences dans la maniere de placer les Acteurs. Comme on fait à Paris beaucoup de réflexions sur cet article, qui souvent est de grande conséquence pour le jeu, je crois avoir trouvé un moyen bien simple de transporter dans l'imprimé cet arrangement tout fait. Au commencement de chaque scene, j'ai toujours nommé le premier celui qui doit être le plus proche de la loge du Roi, et les autres successivement. Personne n'ignore que la loge du Roi est toujours à la gauche des Acteurs.

SUJET
DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

JULIE, jeune veuve, fort vaine de sa beauté, prétend, sans s'engager de nouveau, multiplier chaque jour ses conquêtes, au nombre desquelles sont déja un vieux Comte et un jeune Marquis, son neveu, Éraste et Clitandre. Ce dernier, qui aime Julie, de bonne-foi, gémit de la voir entrainée dans le tourbillon du grand monde, où on l'enivre d'encens, et où elle se perd de réputation. Orphise, tante de Julie, projette de la corriger, en feignant d'aimer Clitandre, d'en être aimée et de vouloir l'épouser. Ce projet réussit. Julie est piquée du prétendu changement de Clitandre en faveur d'Orphise, et craignant encore une Présidente, qui se dit de ses amies, et qui veut aussi le lui enlever, elle emploie tous les moyens de séduction qu'elle peut imaginer pour le ramener à elle. Clitandre, profitant de

l'empressement qu'elle montre à l'entretenir, s'efforce à lui faire sentir le danger de sa conduite; et, en lui peignant les amans dont elle est entourée, il découvre qu'il est le seul véritablement aimé d'elle. Il se déclare, enfin. La tante s'applaudit de son stratagême. Le Comte, le Marquis et Éraste sont congédiés. Julie renonce aussi à voir davantage la Présidente, et d'autres prétendues amies de la même sorte, qui excitoient, par leur exemple, son goût pour la coquetterie, et elle se donne à Clitandre pour prix de l'avoir corrigée de ses erreurs.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LA COQUETTE CORRIGÉE.

« LA Noue couronna sa réputation Dramatique par cette Piece, pleine de mœurs, de traits saillans et de vrai comique, dit l'Éditeur de ses Œuvres. Le style de *La Coquette corrigée* est soutenu, les détails en sont heureux et la critique est analogue aux usages et aux travers du tems. On doit tenir compte au Poëte d'avoir su rendre sa Julie intéressante dès la premiere scene, quoiqu'il la fît agir durant les trois premiers actes en coquette déterminée. Il fait retomber avec art sur son Marquis ce qu'il peut y avoir de trop révoltant dans ce premier rôle. Le Marquis, lui-même, est un personnage très-théatral. Enfin cette Comédie, qui n'est pas sans quelques défauts, renferme des beautés dignes d'en perpétuer le succès. »

L'Auteur du *Mercure* s'exprime ainsi sur cette Piece, dans le volume de Mars 1756.

« *La Coquette corrigée* a été bien reçue, et réunit tout ce qui peut mériter l'estime du Public. Le coloris, les détails et les vers heureux soutiennent les premiers actes. Le sentiment et l'intérêt regnent dans les deux derniers, et sur-tout dans le cinqnieme. La conversion de la Coquette est préparée avec beaucoup d'art, et forme un dénouement qui a été généralement applaudi avec justice. Mais un éloge aussi honorable pour l'Auteur que pour la Piece, c'est qu'elle brille par les mœurs autant que par l'esprit. Nous ne devons pas oublier une circonstance singuliere; c'est que l'Auteur a joué le principal rôle d'homme dans sa Comédie, celui de Clitandre. Quelle situation pour un Auteur! Il a su se peindre lui-même aux yeux du Public, avec une éloquence modeste, dans une courte harangue, qui a précédé la représentation de l'Ouvrage : elle a vivement intéressé pour lui, et reçu l'approbation universelle. »

Voici cette harangue prononcée par La Noue

avant la premiere représentation de *La Coquette corrigée.*

MESSIEURS,

« Ma situation présente m'effraie ; et, pour peu que vous daigniez y réfléchir, vous conviendrez qu'elle est embarrassante. Il n'a pas tenu, tout-à-fait, à moi de m'y soustraire ; des Protecteurs respectables me l'ont ordonné, des amis, que je crois vrais, me l'ont persuadé. Ils ont cru, qu'ayant eu déja plus d'une fois le bonheur d'obtenir vos suffrages, comme Auteur, et qu'éprouvant journellement vos bontés, comme Acteur, le double intérêt que je pourrois exciter sous ces deux titres réunis ne nuiroit sûrement pas au succès de mon Ouvrage, et qu'au contraire, la chûte, s'il falloit l'essuyer, en seroit peut-être et plus douce et moins pesante. »

« Je l'avouerai, Messieurs ; j'ai pensé comme eux, jusqu'à ce moment-ci : moment terrible où toutes mes craintes se renouvellent, où toutes les sortes de frayeurs m'assiégent et m'environnent. D'ordinaire, tandis que l'Auteur est sur la scene, tandis

tandis que son esprit y brille et vous occupe, l'homme se dérobe, se cache sous une grille impénétrable à vos regards; ses amis seuls sont admis au spectacle des différentes passions qu'il éprouve, pendant que vous balancez le succès de son Ouvrage : ici l'homme et l'Auteur tout est sous vos yeux. Privé de toutes les ressources de l'amour-propre, j'ose, Messieurs, me livrer à vous à découvert et sans réserve; j'ose vous fournir une de ces situations intéressantes, du moins, par leur rareté, et plus capables, je l'espere, d'exciter votre générosité que d'armer votre censure. »

« Je ne vous parle point de ma Piece; vous l'allez voir : puissiez-vous vous souvenir que c'est un genre bien difficile; qu'il nous est impossible d'atteindre à la perfection des anciens modeles, et que je me tiendrai trop heureux, si j'ai pu parvenir à cette médiocrité louable qui trouve toujours grace devant vous; non pour avoir mérité la louange, mais, du moins, pour avoir évité le blâme. »

« Les Comédiens François ont continué les représentations de *La Coquette corrigée*, jusqu'à la

dixieme, qu'elle a été interrompue par l'indisposition de Mademoiselle Gaussin, qui y remplissoit le rôle de Julie, dit encore l'Auteur du *Mercure*, premier volume d'Avril de la même année. Son succès a répondu à l'annonce que nous en avons faite; c'est-à dire, qu'elle a eu le sort des bons ouvrages : plus on l'a vue, plus on l'a applaudie et plus on l'a estimée. Il y a plusieurs vers de cette Comédie qui sont déja devenus proverbes : tels sont ceux-ci de la troisieme scene du premier acte, où, en parlant de la conduite que l'on doit tenir avec une coquette dont on est la dupe, Clitandre dit à Eraste :

« Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
» L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot. »

Mademoiselle Dangeville, qui jouoit dans cette Piece le rôle de Rosette, suivante de Julie, avoit un morceau, au commencement de la premiere scene du cinquieme acte, où elle rend compte à Orphise du changement opéré en Julie, et dont l'Auteur du *Mercure* de Juin suivant dit : « Ce morceau si applaudi ne peut jamais trop l'être. Il est fait par l'Auteur comme il est rendu par l'Ac-

trice. Écrire aussi bien que Mademoiselle Dangeville joue, l'éloge est grand; mais nous le croyons mérité. »

« On ne peut pas couronner l'Ouvrage par un dénouement plus heureux, continue l'Auteur du *Mercure*, dans le même mois. Il a fait et nous croyons qu'il fera toujours le succès de cette Comédie estimable. Le caractere de Clitandre et celui d'Orphise sont deux beaux caracteres, aussi vrais qu'ils sont bien soutenus. Celui de Julie nous semble plus indécis. Il est ce qu'on appelle mixte. Je ne sais même si nous avons dans notre langue un terme pour l'exprimer; car Julie, à la bien définir, est moins une *coquette* qu'une jeune *étourdie*, emportée par le tourbillon de l'exemple. La véritable coquetterie est un vice permanent: elle est incorrigible. L'étourderie, au contraire, (nous entendons celle qui éclate dans la jeunesse) est une ivresse passagere. Si la vanité sert à l'entretenir, la réflexion et les bons conseils la combattent, à leur tour, et parviennent souvent à la vaincre. C'est ce qui arrive à l'héroïne de cette Piece, à qui le titre d'*étourdie corrigée* eût peut-être mieux convenu. »

Cette observation de l'Auteur du *Mercure* engagea La Noue à y répondre ; et il le fit par une lettre qui fut insérée dans le second volume de Juillet de la même année. Cette lettre fut suivie d'une réplique de l'Auteur du *Mercure*, où il définit plus amplement ce que l'on a toujours entendu par le caractere de *coquette*, et où il établit davantage son opinion, de laquelle il ne se départ point. Mais dans cette courte querelle, où l'Auteur du *Mercure* reproche aussi au second et au troisieme acte de cette Comédie d'avoir trop peu d'action, il montre toujours pour La Noue et pour sa Piece une très-grande estime et beaucoup d'honnêteté ; de même que la lettre de La Noue offre la plus grande modestie, en défendant son Ouvrage, et les sentimens les plus affectueux pour l'Auteur du *Mercure* : ce qui fit également honneur à l'un et à l'autre.

« Le 29 Novembre de la même année 1756, dit l'Auteur du *Mercure*, du premier volume de Janvier 1757, les Comédiens reprirent *La Coquette corrigée*, qui fut encore plus applaudie et plus goûtée que dans sa nouveauté. Nous sommes très-flattés que le jugement plus réfléchi du Public

se trouve conforme à celui que nous en avons d'abord porté. »

Le Chevalier de Mouhy, dans son *Histoire abrégée du Théatre François*, et l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, prétendent que *La Coquette corrigée* n'eut pas un grand succès à la premiere représentation. Ce dernier dit « qu'au troisieme et au quatrieme actes le parterre marqua quelques mécontentemens ; mais qu'heureusement le cinquieme, qui a de l'action, releva un peu la Piece. » Il ajoute que « La Noue qui en avoit fait répéter les rôles chez la Duchesse d'Orléans, dans le tems qu'elle s'amusoit à jouer la Comédie à Saint-Cloud, obtint que cette Princesse viendroit à la seconde représentation ; qu'elle y vint, en effet, et que ce jour là la Piece alla aux nues. » Le Chevalier de Mouhy dit que « La Noue profita, ensuite, de la suspension que la maladie de Mademoiselle Gaussin causa à sa Piece pour y faire des corrections, et qu'à la premiere reprise elle eut un grand succès, qu'elle a eu depuis à toutes les autres. »

Ces corrections consisterent dans le retranchement de quelques vers, qui faisoient longueur,

dans les scenes IX, X, XI, du second acte ; dans les III, IV, du troisieme ; dans la X du quatrieme, et dans la VII entiere du cinquieme. La Noue, en imprimant sa Piece, rétablit ces vers et cette scene ; mais dans les éditions suivantes on n'a laissé subsister que la scene, et l'on a supprimé les vers retranchés, comme nous l'avons fait ici.

La seconde reprise de *La Coquette corrigée* fut donnée le 4 Novembre 1775. L'Auteur du *Mercure* d'alors dit que « cette Piece est écrite avec beaucoup d'esprit ; qu'elle offre une critique très-ingénieuse des mœurs, des caracteres, des ridicules ; mais que l'art du Poëte s'y fait trop appercevoir, et nuit souvent à l'intérêt de l'action, et au comique des situations. »

Il y en eut encore une reprise le 3 Août 1777, « qui fut revue avec plaisir, » selon l'Auteur du *Mercure*, du 2 Avril 1785. « Mais ce fut sur-tout à celle du 5 Mars (de cette même année 1785) que *La Coquette corrigée* réussit le plus, ajoute-t-il. Le rôle de la Coquette, principalement, a produit beaucoup d'effet, parce qu'il a été joué par Mademoiselle Contat, d'une maniere très-intéres-

sante. Ce qu'elle a laissé éclater, au cinquieme acte, de décence, de sensibilité et d'intelligence lui a fait infiniment d'honneur. »

Tel fut alors le jugement de tous les connoisseurs et de tous les amateurs du Théatre, et les Auteurs du *Journal de Paris* s'exprimerent ainsi, dans leur feuille du 11 Mars 1785, à l'occasion de cette reprise de *La Coquette corrigée.*

« Cette Comédie, semblable aux bons Ouvrages de ce genre, n'a pu acquérir qu'avec le tems le degré d'estime qui lui est dû ; et l'on doit un tribut d'éloges aux Acteurs qui viennent de la remettre, avec le suffrage unanime des Spectateurs. On n'en sera pas étonné, quand on saura que la Dame Préville, la Demoiselle Contat, les sieurs Molé et Fleury en ont rempli les principaux personnages. Le sieur Fleury, qui est, depuis long-tems, et à juste titre, en possession de plaire au Public, a bien rendu la gaieté et le comique du rôle du Marquis ; la Dame Préville, qui a joué celui de la tante, Orphise, en faisant ressortir l'intérêt du personnage, y a mis cette profonde intelligence qui la distingue ; le sieur Molé, dont le talent prend toutes les formes pos-

sibles, a mis dans celui de Clitandre ce sang-froid qui couvre la sensibilité sans la cacher, et n'a laissé perdre aucune des nuances qui appartiennent au personnage; enfin, la Demoiselle Contat a obtenu le plus brillant succès dans celui de Julie : avec sa figure et les graces qui l'accompagnent, elle a plu dans les premiers actes, où il ne s'agit que de mettre en jeu le talent de plaire; mais dans la derniere moitié de la Piece, où il faut peindre la naissance et les progrès de l'amour, les mouvemens de la jalousie et l'expression de la sensibilité, elle a marqué les diverses gradations avec la plus fine intelligence, et a développé ces ressources si nécessaires dans cette sorte de rôles, où l'on ne peut se passer du talent naturel; mais où le talent naturel ne suffira jamais, sans l'étude et la connoissance de l'art. »

LA COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR DE LA NOUE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 Février 1756.

PERSONNAGES.

JULIE, jeune veuve, coquette.

ORPHISE, tante de Julie.

CLITANDRE.

LE VIEUX COMTE LISIMON.

LE MARQUIS, neveu de Lisimon.

ÉRASTE.

LA PRÉSIDENTE.

ROSETTE, suivante de Julie.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans un Salon commun aux appartemens d'Orphise et de Julie.

LA COQUETTE CORRIGÉE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

AH ! Clitandre, c'est vous ? Ma joie en est extrême :
Je devois envoyer chez vous ce matin même.
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux.
Mais, Madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié ?

ORPHISE.

De moitié ! moi, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent;
Lisez.

(*Il donne un billet à Orphise*)

ORPHISE, *regardant la signature.*

(*A part.*)

Julie! ... Enfin mes projets réussissent.

(*Lisant.*)

» Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre de la conduite de mon aimable tante : peu s'en faut qu'elle ne m'ait fait confidence des sentimens qu'elle a pour vous, et je prétends juger par moi-même si vous les méritez. Ainsi, Monsieur, préparez-vous à subir l'examen le plus sévere ; et sur-tout faites provision de bonnes raisons pour justifier, à votre âge, et votre éloignement pour les nièces. et votre goût déterminé pour les tantes. JULIE.»

(*A Clitandre.*)

Quel éclaircissement exigez-vous de moi?
Ce billet est très-clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentimens ma niece est l'interprete:
Je la remercîrai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractere
Qui vous rend à la fois agréable et sincere;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse et raisonne avec grace....

(*Voyant qu'il veut parler.*)

Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu....

ORPHISE.

La vérité l'a fait.
Mais je sais que votre ame est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore;
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit:
C'est assez me flater, je voudrois être instruit.
Cette lettre....

ORPHISE

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma niece.

CLITANDRE.

Quoi! ce projet encore occupe votre esprit?
Votre niece l'ignore, ou sans doute elle en rit;
Mais pour l'exécuter quel rare sratagême?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi ! Julie ?

ORPHISE.

Oui, vous-même.

Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre niece est-il fait pour l'amour ?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde.
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,
Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Déifier enfin sa beauté qu'on encense :
Si je l'accuse ici ce n'est point par humeur ;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zele,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle :
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur ;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe :
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie.
Sous ce titre, en tous lieux, j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats ;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence ;
Et, toujours occupée à régler ses desirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable.

Mais Julie après tout n'est point si condamnable:
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang;
De ses brillans défauts son âge est le plus grand;
Et, quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui? moi, la réformer?
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer:
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non: tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;
Mais, en les soumettant, elle échappe à leurs traits,
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent; mais songez donc, Madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme
Je pourrois le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits suis-je assez bien armé?
Veuve et très-jeune encor, riche, spirituelle,
Fiere de vingt talens, aimable autant que belle,
Mes yeux, long-tems fixés sur tant d'appas divers,
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre:
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.

La vertu seule a droit d'allumer votre amour :
Jusqu'à ce jour ma niece a conservé la sienne ;
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne :
Vous pensez comme moi sur cet article-là.
D'un danger si pressant, de grace, arrachons-la !
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincere.
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déja plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des desirs inquiets d'obtenir ce bonheur ;
Déja depuis long-tems ma raison en alarmes
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la fuis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe?

ORPHISE.

Oh ! je vais vous le dire ; écoutez-moi, de grace.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet, sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chere Julie,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres loix.

Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle;
Mais qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle,
Et pour se l'attacher il n'est feintes, détours,
Ruses dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste; elle presse, on lui cede;
Mais un est-il soumis, un autre lui succede.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincere,
Couvroient votre bonheur des ombres du mistere;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos desirs,
Et que votre conquête à ses yeux interdite
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée:
Lorsque vous paroissiez je l'ai vue agitée,
Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même tems sur moi se confondoient:
A cent petits égards votre amitié fidelle
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle;
Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh! bien, si notre amour eût été véritable
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux ?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse.
(*Orphise rit.*)
A qui !.... Fort bien ! riez....

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractere est-il une énigme pour vous ?
Sa fierté vous défie : allons, entrez en lice ;
En vous faisant aimer, confondez sa malice :
Entraînez, séduisez, humiliez son cœur,
Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur....
(*Le voyant hésiter.*)
Quoi donc ? vous balancez ! quelles sont vos alarmes ?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes ;
La nature a versé sur elle avec plaisir,
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir :
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiete ;
Mais qu'elle aime une fois et la voilà parfaite.
Un véritable amour au sein de la vertu,
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme
Un honnête homme aimé les transmet dans notre ame.
De mille sots amours son cœur s'est garanti ;
Sans le vôtre comment peut-il être assorti ?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire ?
Son sort est de plier sous un digne adversaire,

Et le mien est de voir heureux et réuni,
Ce que j'ai de plus cher, ma niece et mon ami.

CLITANDRE.

Je cede, et vais tenter cette grande entreprise;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise...
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Éraste et son amour?

ORPHISE.

Le vieux Comte le chasse; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu, qu'elle se dissimule....
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux:
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir.... On vient, et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu!

(*Elle sort.*)

SCENE II.

CLITANDRE, *seul.*

C'EST aller un peu vîte !
Il s'en faut que sa niece et moi soyions d'accord.
Allons, sans nous flater, secondons son effort.

SCENE III.

ÉRASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

ÉRASTE chez Julie ! Est-ce-là ta promesse ?
Qu'y viens tu faire, dis ?

ÉRASTE.

Abjurer ma foiblesse ;
Du plus sanglant reproche accabler, à tes yeux,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

ÉRASTE.

Qui, moi ? je la déteste !

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ÉRASTE.

ÉRASTE.

Oh ! je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'apaise après un peu de bruit ;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir ;
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.
Qui gronde une volage, est encore fidele :
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile ; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie, éteint presqu'en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable ;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable.
Vas : je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une Lettre.*

Tiens, reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente :
Dans ses yeux, où son ame étaloit sa candeur,
Je lis, en rougissant, mon crime et son ardeur :
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes....
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes :
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts ;
Lucile s'y prêtoit, et sa bouche timide
Me traitoit de volage, et non pas de perfide....

C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe et l'insulte à mes yeux.

(*Il donne le billet à Clitandre.*)

CLITANDRE, *lisant.*

« De grace, Madame, débarrassez-moi d'Éraste. » L'hommage qu'il s'avise de me rendre afflige votre » amour-propre, sans flater le mien; et vous devriez » prendre un peu plus de soin de conserver vos con- » quêtes. Il m'a menacée de retourner à vous; soyez, » je vous prie, assez généreuse pour ne me le point » renvoyer. JULIE. »

ÉRASTE.

Eh! bien, que diras-tu?

CLITANDRE.

Que Julie est sincere;
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire! oh! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix,
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amans que séduiroient ses yeux....
Je l'attends.... Lorsqu'au gré du courroux qui m'amene
Mes discours insultans auront bravé sa haine,
Je cours, dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs;
Et, livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et, pour moi, j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressans ;
Contente-les, mon cher.... Quand tu seras tranquille
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh ! Lucile est trop bonne : elle m'a défendu
De la voir, d'éclater; mais....

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.
Résiste à ses conseils, vas, cours te satisfaire,
Dépêche; car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux ?
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux,
Elle étoit dans ton cœur; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent;
Il devient criminel, si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie:
Ne fut-ce que deux jours, elle fut ton amie;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi;
Regards, billets, discours, signes de toute espece

Du plus profond secret supposoient la promesse.
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier.
Des devoirs de l'amant sois quitte : elle est volage.
Le secret en est un dont rien ne te dégage :
Elle est femme, elle rompt de perfides liens ;
Sois homme, tes sermens doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans ame,
Se parer des débris de l'honneur d'une femme :
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

ÉRASTE.

Mais, enfin, quand Julie....

CLITANDRE.

Eh ! finis. Ta colere
N'a pas le sens commun.... Monsieur cherchoit à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi ;
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci !

ÉRASTE.

Quoi ? tu n'approuves pas....

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise
D'opposer des raisons à semblable sottise !
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour !

Une femme coquette ! ah ! bon Dieu, quel prodige !
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige ;
Et des belles, sur-tout, le scrupuleux troupeau
Va frémir, au récit d'un forfait si nouveau !

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins....

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile :
Elle t'aime ; aime-la : la vengeance est facile.
Que tardes-tu, dis-moi ? Bientôt ton successeur....

ÉRASTE.

Quel est-il ?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon ?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur !
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui ! ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire ?
Que, depuis quatre mois, le Marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu ?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie ?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie ;
Véridique, borné, par conséquent mutin,

Qui voudra de l'amour.... Oh ! parbleu ! mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare !

CLITANDRE.

Il paroît.

SCENE IV.

LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, *à Eraste, en l'embrassant.*

EH ! bon jour, mon très-cher.

ÉRASTE, *à Clitandre.*

Quel transport !
Il m'étouffe !

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et sur-tout son rival ?

LE COMTE.

Moi, ton rival ?

ÉRASTE.

Sans doute.
(*A Clitandre.*)
Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE, *à Eraste.*

Écoute,

Tu railles; mais, crois moi, dans mes jours libertins
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins:
Je savois les réduire; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais, Éraste, à ton air, moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé.... mais de la bonne espece....

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Bon! Julie a rempli sa promesse....

(*A Eraste.*)

La perfide! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh! bien, conte-moi donc ton pitoyable cas?
Julie....

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre;
Et vous-même bientôt nous conterez le vôtre.

LE COMTE.

(*A part.*)

Le mien?... Pauvre jeune homme! il est désespéré...

(*A Eraste.*)

Crois-moi, c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE.

Pour toujours?

LE COMTE.

Oui, malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même ?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE, *à Eraste.*

Oh! oh! c'est tout de bon.

Éraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE.

Que Monsieur a raison;
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse:
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse!

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée?.... Oui, je vous le répete.
J'ai connu mon erreur, en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure, en confidence;
Je fus, je l'avoûrai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là.... de sa bonne-foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi!

(*Eraste et Clitandre rient ensemble.*)

Vous riez?.... Oh! parbleu! Messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espece!

SCENE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au Comte.*

BON JOUR, mon oncle.... Eh! bien, nous avons réussi;

(*A Eraste.*)

Vous êtes en faveur?... Éraste.... Ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne:
Demain le Président te cede Célimene;
Nous avons, d'hier au soir, pris nos arrangemens.

ÉRASTE.

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,
Tu lui cedes Julie?

ÉRASTE.

Oh! de fort bonne grace.

LE MARQUIS.

Eh! oui, mon cher, eh! oui; c'est comme il faut agir.
Regreter une femme! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole;
Une vous quitte? eh! bien, une autre vous console.
On se convient? tant mieux! entiere liberté.
On se déplaît? bon soir! chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage....
(A Clitandre.)
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.

CLITANDRE.

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile, à l'instant, je vais te retrouver.
(Eraste sort.)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile ;
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE.

Mon tour ne viendra point, entendez-vous ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais....
Il faut bien que Julie un jour....

LE COMTE.

Eh ! non, jamais :
Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,
Encor faut-il qu'un jour....

LE COMTE.

Eh! non, son ame est prise;
Son cœur sera constant, le tems le fera voir,
Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.
(*Il entre chez Julie.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

Les oncles sont plaisans!

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincere.
A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois, pour Julie et vous, quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit, vers la fin, n'est-ce pas?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie?...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe?
Elle n'a point encore eu de scene un peu forte:
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin?

LE MARQUIS.

Non; sa vocation
L'emporte : la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit ! qui tracasse, manœuvre,
Médit, seme le trouble, aime à tout diviser ;
Qui brouilleroit l'État, le tout pour s'amuser ;
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudroit envahir tout l'Empire de Gnide.
Son ame est toute à jour, son cœur est un miroir,
D'où l'amour disparoît, dès qu'il s'est laissé voir ;
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable ;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillans ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin.
Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin ?
De vous en faire aimer ?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable !
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi ;
Mais solides, constans. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle

Contre

Contre cent préjugés dont on les ensorcelle :
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs:
Je les livre à la soif de briller et de plaire :
Elles aiment le bruit, oh ! je leur en fais faire.
Une scene bruyante amene un autre éclat;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat :
On noircit, on carresse, on brouille, on raccommode;
Et, livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveilleux égalent vos lumieres;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolieres.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zele est payé !

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre systême,
Il n'est point infaillible; et Julie, elle même,
Malgré son naturel et malgré vos talens,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain tems, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue;
Pour atteindre au sommet, il ne lui faut qu'un pas:
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas
Oh! parbleu ! nous verrons. Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer vaincront sa résistance.

Je leur prête ce soir ma petite maison ;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme d'une autre aime à presser la course ;
Et c'est pour les former ma derniere ressource. . . .
La voici.

SCENE VIII.

LE COMTE, JULIE, *entrant en petite-maîtresse, et regardant beaucoup Clitandre pendant toute la scene ;* LE MARQUIS, CLITANDRE.

JULIE, *au Comte, qui lui donne la main.*

Pourquoi non ? cela peut s'arranger.

LE COMTE.

Vous m'écrirez ?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez ?

JULIE.

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du Comte épuiser la fleurette :
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah ! Madame ! les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE, *à Julie.*

Chacun de vos attraits mérite un diadême !...

(*Au Marquis et à Clitandre.*)

Comme elle est rayonnante !

JULIE.

Il suffit pour un jour....

(*Au Marquis.*)

Je sais presqu'à présent comme on faisoit l'amour
Au tems de mon aïeule.... Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin en visite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécille,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnoie, oh ! je vais la payer,
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice
Où seule.... Enfin, je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on ?

JULIE.

Eh ! oui, c'est le meilleur ;
Qu'en dites-vous ? je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh ! mais, oui ! ce seroit un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devroit être confus ;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours.... c'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah! Madame, on se dit....

JULIE.

Mon cher Comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

(*Elle sort en donnant la main au Marquis et au Comte, et en faisant une révérence à Clitandre.*)

SCENE IX.

CLITANDRE, *seul.*

Avec quelle finesse elle a tendu le piége!
Vingt regards... pas un mot. Je veux à son manége
Opposer... Mais on vient.... C'est Rosette : tant mieux.

SCENE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

MONSIEUR, par ordre exprès, ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie !
Mais je vous parle, au moins, de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure; mais....

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui montrant un billet.*

Rends ce billet....

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelqu'esprit, quelqu'amour que vous puissiez y mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment ?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse;
(*Il lui donne le billet.*)
Mais il n'est pas pour moi... Tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh! non.

ROSETTE.

Ciel! quel entêtement!
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre, au moins, Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc: vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, et je ne puis tarder.
(*Il sort.*)

SCENE XI.

ROSETTE, *seule.*

Oui ! c'est donc là le ton de ces gens raisonnables ?
De ces gens qu'on estime ? Ah ! qu'ils sont haïssables !
Quel accueil ! par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un de le chasser d'abord.
Heureusement l'espece en est rare, et nos Belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice a Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser ?
Dont le cœur froidement réfléchit et médite ?
C'est bien fait ; elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi! tout de bon, Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre?

ROSETTE.

Pour la premiere fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Étoit de voir briller la joie et l'espérance:
Souvent avec orgueil j'en admirai l'effet;
Mais sur Monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre....

JULIE.

Comment?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé l'air, le ton étoit joint....
Vous rougissez, je crois?

JULIE.

L'aventure est nouvelle!

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zele:
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit:
Il veut me voir venir.... Oui dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice;
Mais il devroit me croire assez d'habileté
Pour m'honorer d'un piége un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice, ni piége.
Il ne vous aime point, voilà tout son manége.

JULIE.

Il ne m'aime point?

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien ?

ROSETTE.

Vous êtes adorable.... oui ; mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre à terre,
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphere ?
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage ;
Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc ?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah ! quelle trahison !
Ils s'aiment, sans votre ordre ?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi ! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zele
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidele,
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis,
Quoi ! dans votre maison, et sous vos yeux, Madame,

Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme?
Armez-vous, combattez, courez les désunir;
Oui, fût-ce votre mere il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain tems, soit orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fiere de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certains choix....
Que je faisois grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au-dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh! je la punirai de s'être émancipée!
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les nieces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous; tromper... c'est un plaisir si doux;
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux, ni facile de vaincre:
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...
De la raison, enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts

Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?
Un seul geste, un coup d'œil, un mot de préférence,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts:
On veut nous décider; on nous voit de plus près,
On nous voit.... vainement on résiste à sa chûte;
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh! bien, je mets en fait
Qu'il a secrétement lu dix fois mon billet....
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise?
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux;
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu, sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon: tu m'avertiras. Ma tante.... Ah! la voici.

(*Rosette sort.*)

SCENE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

MA niece, comment donc; vous voilà seule ici?
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie allez régner. Un peuple tout entier

Attend,

Attend, et devant vous se vient humilier;
A son empressement ne soyez point rebelle:
Vénus s'honoreroit d'une Cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens;
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens:
Contente de régner sur un cœur, sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur, moi, je prétends régner?

JULIE.

Je voudrois, le connoître, afin de l'épargner....
Car si j'allois lui plaire?... Allons, en confidence,
Dites.... J'ai mes raisons.

ORPHISE, *à part.*

Elle est folle, je pense!

(*A Julie.*)

Vas, remplis l'univers de tes succès brillans,
Étale ton esprit, ton savoir, tes talens.
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire:
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah! vous me défiez! je ne réponds de rien.
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ORPHISE, *seule.*

Je ris de sa menace ; et son humeur trop vaine
Dans les nœuds qu'on lui tend l'embarrasse et l'entraîne :
J'ose tout espérer.

SCENE IV.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux :
Je viens de la piquer, presque jusqu'à l'outrage.
On va pour vous gagner mettre tout en usage.
Voyez-la : profitez d'un instant si flateur,
Et, de sang-froid, sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre :
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont, par leur nouveauté,
Si puissamment surpris son esprit agité
Que, fuyant de sa Cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,

Tenant avec Rosette un comité secret,
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas tems encor d'écouter l'espérance.
De grace, affermissez plutôt ma résistance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire, si j'échappe, et me perd, s'il m'abuse.
Avec ces sentimens, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

SCENE V.

CLITANDRE, ROSETTE, ORPHISE.

ORPHISE.

PAIX... J'aperçois Rosette.

ROSETTE, *à part.*

Ah! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler?

ROSETTE.

Moi? non; mais....

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien.... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût;
Et sans moi, d'ordinaire, elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui; mais, dans un instant....

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties,
Dans les regles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins.
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amans, dos-à-dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour Madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux Seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme.
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir;
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,
Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on Monsieur ?

CLITANDRE, *à Orphise, apercevant venir quelqu'un.*

Voici quelque visite.

ORPHISE.

Tant pis.

ROSETTE.

Elle est pour nous.

SCENE VI.

CLITANDRE, ROSETTE, LE COMTE, ORPHISE.

ROSETTE, *au Comte.*

Venez, on vous attend.

LE COMTE, *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend ; car, dans un autre instant,
J'aurois à vous parler d'une affaire importante ;
Mais quand la niece attend on peut quiter la tante.

ROSETTE.

Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre. Serviteur.
(Il entre chez Julie, avec Rosette.)

SCENE VII.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Il ne jouira pas long-tems de sa faveur.
Je rentre aussi.
(Elle entre chez Julie.)

SCENE VIII.

CLITANDRE, *seul.*

Je tremble, oh ! oui, je suis sincere ;
Je connois le danger ; puissé-je m'y soustraire !

SCENE IX.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé !
Ah ! qu'en un autre tems je vous aurois grondé !
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse ;

Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu.
Il est au désespoir !.... Je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux Comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grace, pourquoi me nommer son rival ?
Il vous aime, dit-on ?

JULIE.

Sans doute. Et vous ?

CLITANDRE.

Madame...
Jamais....

JULIE, *avec gaieté.*

Ah ! vous voulez déguiser votre flamme !
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien ?
Eh ! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit... Eh ! bien, mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre !

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit ? Permettez....

JULIE.

Allons, regardez-moi ;
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh ! bien donc ?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout ?

CLITANDRE.

Les beaux yeux ! la charmante figure !

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaiement.*

Non, non; vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, Monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense ?

JULIE, *minaudant.*

Mais.... vous pouvez compter....

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance;
Je le sais. Répondez, de grace ! à votre tour.
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour ?

JULIE.

La belle question !

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot parmi vous on attache;
Car vous le présentez ici sous un aspect
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect;

Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, par-tout,
Tel que nous le sentons; consonnance de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup-d'œil enfante;
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon-là!

JULIE.

Eh! mais....

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît point d'autre.
Arrangeons-nous pourtant; voyons, quel est le vôtre?
Détaillez-moi....

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, Madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

JULIE.

Ah! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mysteres, de pleurs, d'ennuis environné;

Ce tyran des plaisirs de nos antiques Belles,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidelles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour:
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée, et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié!
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié!

JULIE.

Qui! moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre;
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source, et pesez sa valeur,
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse,
De l'erreur à l'excès, guide votre jeunesse;
Au milieu des travers, des écarts, des éclats

Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE, *à part.*

(*A Clitandre.*)

Mais, vraiment, il raisonne!.... A merveille, Clitandre!...
A vos discours pourtant je ne saurois me rendre;
Car enfin, ces plaisirs, à moi, me semblent doux;
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi! tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grace pour celui de briller et de plaire:
Tout autant que la vie, il nous est nécessaire;
Et j'aimerois autant me passer de beauté
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son ame
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts;
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance.
Elle parle, l'éloge aussi-tôt retentit:
Elle jette un coup-d'œil, on espere, on pâlit.
Autour d'elle, à son gré, tout s'émeut, tout s'arrête:
Elle forme un orage, ou calme une tempête;

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est point bien. Eh ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

(*Montrant Julie.*)
Le plus damnable tour !.... Tantôt, sur son billet,
J'arrive.... En minaudant, la perfide m'appelle :
« Cher Comte, je reviens ; prenez mon jeu, dit-elle. »
Je le prends, comme un sot ; et, pendant ce tems-là,
(*Montrant Clitandre.*)
On vient faire l'amour à Monsieur que voilà.

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon ?

LE COMTE.

Oui, morbleu !

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayable !

LE COMTE.

Peste l'impertinent !

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux !

LE COMTE.

Au diable l'étourdi !

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici ;
Allons, modestement, prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage !
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage....
Toujours en l'air, toujours trahissans et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.
(*Il sort.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

SA colere est brutale !

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur !

CLITANDRE, *à Julie.*

Madame a dû s'en amuser aussi ?

JULIE.

Beaucoup !

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre,
En moins d'un jour, Éraste et mon oncle et Clitandre !
C'est aller au plus grand.... Mais Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre Présidente ;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE.

(*Montrant Clitandre.*)

Laissez-là vos projets.... Monsieur est occupé ;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé :
Il soupire, il adore....

LE MARQUIS.

Et qui donc ?

JULIE.

Une belle

(*A Clitandre.*)

Qui sans doute l'attend.... Venez, amant fidele.

CLITANDRE.

Non, je ne puis....

JULIE, *au Marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment....

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.

(*Clitandre lui donne la main.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

EH ! bien, mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espere,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire ?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre niece m'attaque avec trop d'avantage;
Et risquer tout pour rien n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE.

Clitandre, vous rêvez ?

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité;
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc ! l'aimeriez-vous ?

CLITANDRE.

Je ne sais; mais, Madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.

Le dangereux objet! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté!
Son manége attrayant vous tourne, vous épie,
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie :
Elle vous fuit, vous cherche, et s'apaise et s'aigrit;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit.
Unissant, avec art, le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid :
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit; tantôt douce et naïve,
Sa grace au fond du cœur porte le sentiment :
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement;
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, Madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même, en ce moment, à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes:
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi;
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature.
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups;

Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous:
Elle s'en indignoit bientôt; mais sa colere
N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincere.
Ce choc de sentimens, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, Madame, je vous prie:
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous en à moi!
Son penchant se déclare; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois; mes soins l'ont tant étudiée!
A-t-elle pu cacher ses mouvemens confus?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?
Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?
Quand, tout-à-l'heure encor, je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir?
De notre tête-à-tête à présent inquiete,
Elle hâte son monde, et presse la retraite;
Un instant va la voir arriver sur nos pas:
Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime?...
La fuir.... il n'est plus tems.... Ah! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jetté!...
Aidez-moi donc, du moins!

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête.
Tourmentez bien son cœur ; j'attaquerai sa tête.
Servons-nous de son art : en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse ;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse :
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous
Si nous venons à bout de le rendre jaloux....
La voici ; commençons.

SCENE II.

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Julie, en feignant beaucoup d'embarras.*

COMMENT ! c'est vous, ma niece ;
J'ai cru que... jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vîte écoulée !

JULIE, *riant à moitié.*

Ah ! ma tante ! en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas si-tôt ? J'ai de bons yeux !

ORPHISE.

Moi, ma niece !... Pourquoi !... je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh ! oui, vous lui parliez ; vous aimez à l'entendre :
Rien n'est si naturel... Mais quelqu'un m'a conté

Que d'un objet uouveau son cœur étoit tenté.
Prenez-y garde ; au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon, bon, tous ces discours sont des bruits téméraires :
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possede un cœur tel que le sien!

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor !

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chere Julie !
Pour l'amour de ta tante, aime le, je t'en prie !

(*Elle sort.*)

SCENE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer ;
Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est tems encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre

A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné!

CLITANDRE.

Deviné?... Quoi, Madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise!
Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante;
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente?...
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avoûrai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de Beautés que le tems ne détruise;
Je le sais : cependant, en honnête mari,
J'ai mon systême, moi; systême assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera longtems; car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée :
Aux nobles sentimens elle a formé son cœur,
Et pour son caractere elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumieres;

Elle a même accueilli des vertus roturieres,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité !
Après un certain tems que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve.
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux graces de moins.

JULIE.

Etre jeune !... être belle !... Oui, c'est un double crime,
Dont....

CLITANDRE.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout tems soumit tout à ses loix,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits;
Mais sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler !
Mais, pour vous plaire à qui faut-il donc ressembler ?

CLITANDRE.

A vous, Madame.

JULIE.

A moi ?... Le compliment m'honore;
Mais dans un autre tems il eût mieux fait d'éclorre :
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun tems il ne pouvoit blesser....
Ce ton de dignité m'annonce le contraire,
Soit.

JULIE.

Avec ces façons aspirez vous à plaire ?
Vous auriez très-grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur sont mon aversion ;
Et c'est tout ce qu'en vous, Monsieur, j'ai vu paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés ?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien ! sur votre cœur je n'avois qu'à compter !

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter !

CLITANDRE.

Moi ?... Vous vous amusez ; j'en prends ma part.

JULIE.

Courage !
Vous m'indignez, au moins !... Votre air, votre langage,
Tout conspire, Monsieur, je vous le dis tout net,
(*Minaudant.*)
A vous faire haïr !.... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon ! ce n'est rien encore ; et si jamais, Madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon ame,
Vous essuiriez vraiment bien d'autres vérités !
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis. Ce qu'en vous on admire
Seroit précisément l'objet de ma satyre.

Si

Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but-à-but, restons sans intérêt.

JULIE.

Eh! quoi, ma façon d'être est donc bien haïssable?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non... il ne tient qu'à vous de devenir aimable...
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis.
Continuez plutôt; gâtez cent dons exquis,
Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et, de vos propres mains, bornez votre puissance;
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits;
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite,
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite:
C'est fort bien fait à vous, je dois le souhaiter;
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi! sérieusement, vous me trouvez à plaindre?

CLITANDRE.

Très-sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, eh! bien, que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? Vous n'êtes pas sincere.
Le cœur vous le diroit, si vous l'écoutiez bien;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

SCENE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(*Le Marquis, dans le fond, les écoute un moment.*)

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul ?

JULIE.

Assurément. Ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, *à demi rendu.*

Vous ne feriez pas mal.... Mais bon ! c'est une adresse
Pensez-vous tout cela ?

JULIE.

Oui, d'honneur !

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah ! traîtresse !
Vous voilà.

JULIE, *très-tendrement.*

Qu'avez-vous !

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton....

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur ?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que.... contre vous il est bon d'être en garde !

(*Le Marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée, au Marquis.*

Que faites-vous donc là, Marquis ?

LE MARQUIS.

Je vous regarde,

(*A Clitandre.*)

J'écoute et j'applaudis.... Eh ! bien, tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas ?
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance !
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur....

(*A Julie.*)

Parbleu ! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE, *à demi déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez pas tant, cela me déconcerte....
J'étois en train d'aimer.... Cela se gagne, au moins !

CLITANDRE.

Et vous ne savez plus aimer devant témoins ?

JULIE, *minaudant.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne le pas dire ?

(*A Clitandre.*)

Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre ;
Habitude, et rien plus.... Et sa bouche, et ses yeux

N'ont jamais su que dire : « Aimez-moi; je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente,
S'échappe à volonté.

CLITANDRE.

La remarque est savante !

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est !

JULIE.

Oh ! taisez-vous, Marquis.
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis ?
Quoi ! si j'ai des raisons pour engager Clitandre,
S'il en a pour m'aimer ?....

LE MARQUIS.

J'en ai pour le défendre.
Écoutez-moi, tous deux.... Toi, Clitandre, sur-tout.
Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait. Julie, après t'avoir joué,
Te livrera par-tout comme un homme échoué :
Nos Belles apprendront ta ridicule histoire ;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire ?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur ?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi ;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh ! ne peut-on savoir à qui Monsieur le donne ?

LE MARQUIS.

A la digne Baronne. Oh ! la bonne personne !
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le tems du désaveu.
A la célérité dont sa flamme s'annonce
Avant que d'y penser vous avez fait réponse.
De toute autre on pourroit détailler les exploits ;
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix.
En effet, un malheureux s'attache à son mérite :
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte....
(*A Clitandre.*)
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoûras pas :
Par degrés, à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise !....

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise,
Et notre Présidente ?.... Ah ! j'oubliois, vraiment !
J'ai donné ta parole, ici, dans ce moment....
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous, la route est détournée ;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur....

JULIE, *piquée.*

Ah ! vous l'avez déja !
(*Montrant le Marquis.*)
Votre docilité pour ses avis m'enchante !....

(*Riant, au Marquis.*)

Bon ! il n'en sera rien. Il adore....

(*Clitandre jette un coup-d'œil à Julie.*)

JULIE, *rencontrant le regard de Clitandre, à part.*

Imprudente !

Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah ! parbleu ! j'aime la nouveauté.

De la discrétion ? Qui ? vous, de la bonté !

Fi donc ! point de quartier. Sans gêne, sans scrupule ;

Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,

Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner ?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi ? Je l'en défie !

CLITANDRE, *au Marquis.*

Eh ! Marquis, à quoi bon cette plaisanterie ?

(*A Julie.*)

Rassurez-vous, Madame : oui, malgré vos attraits,

On peut vous desirer ; mais vous aimer, jamais.

C'est-là le résultat, je crois, de vos usages ;

C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.
(*Il sort.*)

SCENE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade!

LE MARQUIS.

Eh! point trop; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal!

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le sentiment, le cœur....

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh! bien, laissons-le aimer;
Que vous importe?

JULIE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux... Oh! ça, Julie,
Je vous ai pour ce soir mise d'une partie.
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant;
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà! le tour est amusant.
veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas. Point de tante.
peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence....

LE MARQUIS.

Encore? On n'y peut plus tenir,
Et ce terme est ignoble, à faire évanouir!
Laissez-là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose.
Par un début d'éclat vous nous éblouissez;
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez:
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine;
» Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point, ce sont des égards, de la discrétion;
Une tante par-tout qui nous donne le ton:

Après six mois d'épreuve on dit *décence* encore;
Oh ! parbleu ! finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat; et qu'en attendant mieux
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise....
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter?
Quelques discours malins.... qu'on n'ose plus citer;
Des billets malfaisans, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchans, quelques noirceurs obscures,
Du bruit, tant qu'on en veut ; point de faits, du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment, que l'on se fait un nom !
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter, en la brusquant, une tante si bonne !
Non, Marquis; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux: il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds !
Quoi ! vous voudriez....

LE MARQUIS.

Oui. Sachez, quoiqu'on en glose,
Qu'un travers est, Madame, une fort bonne chose.
En être indépendant, ne vivre que pour soi,
Du vulgaire idiot se soumettre la loi,

Braver également la louange et le blâme,
C'est étendre, à bon droit, les ressorts de son ame.
Laissons-la librement s'égarer et courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure:
Qu'importe autour de nous qu'on approuve, ou censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au-dessus de tout.
Aux pieds de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte et la crainte:
Les loix, puis nos desirs, et rien après cela:
Tout ce qui plaît est bien; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, Marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait; mais mon ame est imbue
De certains sentimens, préjugés, j'en conviens;
Mais qui sechent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime:
C'est un besoin. Je sens....

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime!
Je fais pour vous former un inutile effort:
Soyez prude; je vois que c'est-là votre sort.

JULIE.

Mais, Monsieur....

LE MARQUIS.

Affichez votre chere décence;
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance....
Écoutez: je vois clair. Point de rechûte, au moins!

Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins.
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers, en dépit de vous-même !....
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix ;
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillés, pour jamais !

SCENE VI.

JULIE, *seule.*

LA leçon du Marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux, et rompre avec ma tante !
Cette double noirceur n'émeut point mes desirs.
Hier encor pourtant c'étoient-là mes plaisirs !....
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule ?....
Quelle misere !.... Eh ! mais, ma crainte est ridicule :
C'est le monde, après tout, que ces malices-là....
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là....
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte ?....
Cela se pourroit bien.... Mon cœur balance et flotte....
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réflechissons.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, JULIE.

(*Julie est très-agitée dans cette Scene.*)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin ! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-tems demeurer enfermée ?
On vous attend par-tout ; et, seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit ?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire ?

JULIE.

Sais-tu, depuis tantôt, ce que je viens de faire ?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir ! vous ?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon ?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grace, sur quoi?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon! c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non, indécise, errante,
Et d'idée en idée.....

ROSETTE.

Ah! Madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,
De l'aigreur....

JULIE.

Que veux-tu! c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus, au moins! Je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait? Son cœur
Est à vous? Son amour doit être une fureur;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès ?....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh ! bien, ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante ?
Je la devine.

ROSETTE.

Et quoi ?

JULIE.

C'est son Clitandre encor.
Elle craint que je n'aille envahir son trésor....
Le beau trésor !... un homme !... Oh ! j'ai repris mes forces :
Je veux, plus que jamais, leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant !

ROSETTE.

Vous êtes en colere

JULIE.

Oh ! oui, je suis piquée !

ROSETTE.

Eh ! Madame, pourquoi ?

JULIE.

Mais, ma tante, à propos, je ris de son effroi.
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame.....

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte !....

Mais je le vengerai.... Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les desirs,
De les tromper, de rire, en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice;
C'est-là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais, depuis fort long-tems, vous goûtez ce plaisir:
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible?

JULIE.

Oh! pourquoi?.... Je ne sais.... Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient: croyez-moi, rendez-lui son héros.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

JULIE, *seule.*

Qu'il l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCENE III.

ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaieté.*

AH ! je vais donc savoir le secret de ma tante ;
Je brûle, dès long-tems, d'être sa confidente.
Traitons ceci gaîment.... Vous soupirez, je croi?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le moi.

ORPHISE.

Il n'est pas tems encor.... Mais, ma chere Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie ?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets ?
Quitte à rendre. Achevez toujours. A cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma niece,
Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse ;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter.
Mais, ma chere Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même ;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que, dès demain, peut-être, il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer ! qui, nous ?

ORPHISE.

Oui, ma niece.

JULIE, *riant à demi.*

Ah ! ma tante....

Mais réfléchissez donc... Vous êtes effrayante !
Vous, à qui je dois tant ? vous, dont l'œil et le soin
Ont su me garantir....

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon Dieu, j'en ai besoin plus que jamais, peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître !
Votre absence est déja peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement.
Ne me le cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire ?

JULIE, *malignement.*

Eh ! mais.... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus !

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore....

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sache.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez....

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment! vous marier?

ORPHISE, *riant à demi.*

Oui... cet aveu t'afflige?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux;
Et c'est presque en avoir que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître!

ORPHISE.

Un maître! y penses-tu? Non, non, j'ai mieux choisi.
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami;
Un cœur noble, sensible, un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné,
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence;

Un homme rare enfin : toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom ?

ORPHISE.

C'est un secret, pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore ?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur :
Il m'estime beaucoup ; il connoît tout mon cœur,
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me pesoit, quoiqu'il fût nécessaire.
Tandis qu'un digne époux va borner mes desirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.

(*Elle examine, en s'en allant, Julie consternée.*)

SCENE IV.

JULIE, *seule.*

C'EST ce Clitandre.... Eh ! quoi, son idée ennuyeuse
Me poursuivra par tout ?... Non, je suis furieuse !
Ce maudit homme est né pour me désespérer !
Et ma tante, à son tour.... pour me contrecarrer,
Qui se jette à sa tête... Oh ! doucement, Orphise,
Je vous empêcherai de faire une sottise !

Il ne vous aime pas, et vous le savez bien.
C'est une charité de rompre ce lien :
(*Appellant.*)
Je m'en charge, et bientôt... Rosette! holà, Rosette!

SCENE V.

ROSETTE, JULIE.

ROSETTE.

EH! bien, que vous plaît-il?

JULIE.

Que sais-je?

ROSETTE.

La toilette?
Sortez-vous?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir!

ROSETTE.

Comment donc? quel chagrin?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, Madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh ! Madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre ame?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler... Ceci redouble mes alarmes !

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort ; certainement.
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh ! que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Il m'enleve ma tante.

ROSETTE.

Un rapt ! Ah ! juste Ciel ! l'affaire est importante :
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enleve : Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah ! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête ?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête?...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques,
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort,
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort.
Je les attends; sur-tout cet orgueilleux Clitandre
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre
(*A part.*)
A devenir aimable.... Ah! mon oncle, tout doux;
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous:
Vous verrez clair alors dans votre ame inquiete,
Et, pour votre tourment, je veux être parfaite!

ROSETTE.

Ah! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

SCENE VI.

ROSETTE, UN LAQUAIS, JULIE.

JULIE, *au Laquais.*

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez, laissez faire ;
Je m'en vais le traiter....

JULIE.

Non, qu'il entre, au contraire.

ROSETTE.

Madame....

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers.

(*Elle sort avec le Laquais.*)

SCENE VII.

JULIE, *seule.*

MAIS, vraiment,
On me croiroit quittée, au tour que cela prend....
Oh ! je le préviendrai. Mon bonheur le ramene,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCENE VIII.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*

QUOI ! si-tôt de retour ? Je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas ?
Jusques-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons ; instruisez-moi de vos succès brillans ?

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talens.
Je venois.....

JULIE, *l'interrompant.*

Avouez, mon cher Monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,

Vous

Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du desir pour cette rare estime
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime.
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet;
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire
Que savoir raisonner ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *à part.*

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?...
(*A Julie.*)
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procédés, toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos argumens l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?....
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là.
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre ame,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flater d'avoir touché mon cœur....
Eh! quoi, de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse:
Cette témérité, dont ici l'on m'accuse....
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh ! niez, j'y consens.
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *à part.*

Elle m'accablera : songeons à nous défendre....
(*A Julie.*)
Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre ?...
Eh ! non, je l'attendois ce sont-là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux ?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux !

JULIE.

Vous croyez ?...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit sont toutes impostures ?...

JULIE.

Mais, Monsieur, je vous dis....

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Bon ! bon ! ne feignez plus;
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même ?
Eh ! pour vous faire aimer, faut-il du stratagême ?

JULIE, *outrée.*

Du stratagême ?.... eh ! mais.... où donc en voyez-vous ?....
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux !....
Monsieur, soyez bien sûr que ruse, ni finesse
Ne veut surprendre ici votre chere tendresse ;

Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin ?

CLITANDRE, *tendrement.*

Dangereuse Julie,
Combien par ce courroux vous êtes embellie !
Combien sa véhémence ajoute à vos appas !

JULIE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire,
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, Monsieur ! qui vous en a chargé ?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable :
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable,
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé ;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié :
La mienne, désormais, sincere et de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, Monsieur, dois-je à votre bonté ?

CLITANDRE.

Éraste, qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin, par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Et qu'en vouloit-il faire ?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer ?.... Ah ! Monsieur !

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de Lettres.*

Il s'est laissé calmer.

Les voici.

JULIE.

D'imprimer !....

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une Lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence !

(*Lisant.*)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitandre
» du prétendu service qu'il croit vous rendre, en m'em-
» pêchant d'imprimer vos Lettres.... »

(*Interrompant la lecture.*)

Quel monstre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la légéreté de
» votre style, à l'agrément de vos expressions ; et vous
» auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare et

» prompte, à laquelle vous semblez aspirer, et dont sa
» mal-adresse vous prive encore pour quelque tems. »

(*Après avoir achevé de lire.*)
Les hommes sont affreux!

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux:
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice.
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous!

JULIE.

Pour m'être trop livrée...;
Ah! Clitandre, un éclat m'auroit désespérée....
J'en tremble encor!.. Comment pourrai-je m'acquitter?...

SCENE IX.

CLITANDRE, JULIE, UN LAQUAIS, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, *à la Présidente, à la porte.*

MADAME, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *gaiement et en petite-maîtresse.*

Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis....

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant et entrant.*

Eh! laisse-nous, de grace!.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE X.

CLITANDRE, JULIE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *allant à Julie.*

Avant de la gronder, il faut que je l'embrasse....
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais, ma chere, il y faut joindre un peu de bonté;
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre,
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement?
Vous vous en emparez, sans le dire à personne?
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,
Vous attirez à vous ses soins et son amour?
Mais c'est-là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête;
Car, enfin, à quoi bon ces petits tête-à-tête?

Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir;
Mais Madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colere!
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystere.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
(*A la Présidente.*)
On lui laisse le choix.... Vous l'allez perdre, au moins!

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous? Non, Marquis; la prudence
Interdit à Madame ici la concurrence:
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plaît, entre nous c'est sottise.
(*A Julie.*)
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes loix.
Allez-vous, par foiblesse, abandonner vos droits?
Car vous pourriez avoir, en dépit de Madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.

Clitandre vous plaît-il ? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *affectant de la bonté, à toutes deux.*

Voyons; à l'amiable,

(*Riant.*)

Arrangez-vous.... Ceci va faire un bruit du diable!
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive; attendons-en l'effet.

JULIE, *très-sérieuse et piquée, au Marquis.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,

(*A la Présidente.*)

Soyez-en sûr.... Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre:
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la Présidente.*

Elle est piquée au vif!

LA PRÉSIDENTE.

(*A Julie.*)

Oh! tant mieux... Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire, et mon ame est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! quoi, n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?
Même société tous les jours nous rassemble.
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux:
Nous courons allumer par-tout les mêmes feux;
Mais, pour vous distinguer de la même maniere,
Quoi! ne courez-vous pas dans la même carriere?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Eh! sans doute.... Après tout, quelle est la différence?
(*Montrant la Présidente.*)
Quoi! parce que Madame a pris un peu l'avance?...
L'une est formée, et l'autre....

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Oh! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible: en ce moment, peut-être,
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis.*

Songeons à disparoître.
(*A Clitandre.*)
Vous, dont j'admire ici les tranquilles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices:
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir?
Venez donc; au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi ? si je vous aime !...

(*Au Marquis.*)

Que répondre à cela ? J'en ris, malgré moi-même !

LE MARQUIS, *riant.*

Parbleu ! la question est neuve, et me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit ?....

(*A Clitandre.*)

Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme ;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut sur notre ton former votre entretien....
Ça, donnez moi la main.... Vous hésitez, je pense !
N'osez-vous de Madame enfreindre la défense ?

(*Clitandre s'empresse à lui donner la main.*)

SCENE XI.

JULIE, ROSETTE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

ROSETTE, *à la Présidente.*

CHLOÉ veut vous parler, Madame.

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis.*

Eh! mais, vraiment,
Il se fait tard, Marquis; joignons-la promptement.

LE MARQUIS.

Quoi! laisser seule ainsi cette pauvre Julie?....
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.

(*La Présidente sort en riant, et emmene Clitandre et le Marquis.*)

SCENE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE, *à part.*

QUELLE femme! quel front! venir, jusques chez moi,
Réclamer?.... C'est un tour du Marquis, je le voi....
Mais Clitandre la suit.... seroit-il bien capable....
Non, c'est lui faire tort : Clitandre est estimable.....
(*A Rosette.*)
Suis-le; je veux savoir la fin de tout ceci.
(*Rosette sort.*)

SCENE XIII.

JULIE, *seule.*

OUI, oui, son impudence aura mal réussi....
Eh ! qui seroit tenté d'une semblable femme?
D'une femme qui vient, sans pudeur.... Je la blâme,
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit....
Même ardeur de briller, même fureur de plaire;
De l'esprit, des talens, même emploi téméraire.
Ah! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits!....

J'aurois

J'aurois pu ressembler à cet affreux modele !....
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle ?....
J'en frissonne.... Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir....
Ces Lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante....

SCENE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh ! bien donc ?

ROSETTE.

Le Marquis, Chloé, la Présidente
Sont à rire là-bas. Clitandre est déja loin.

JULIE, *à part.*

Son départ me console, et j'en avois besoin....
Que dis-je ? dans mon cœur je tremble de descendre ;
Juste Ciel ! que je crains d'y retrouver Clitandre !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE.

Oui, Madame, en secret, elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a.... la fievre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu *m'effrayes*.

ROSETTE.

Tant mieux: c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher ou mourir ; quelle énigme est-ce-là ?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée ?

ROSETTE.

Quelle nuit, juste Ciel ! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement ;
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains, la console ;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle, dont le babil appeloit le sommeil ;
Elle, dont la gaîté prévenoit le réveil,
Qui songeoit, en riant, toute la matinée
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée ;
Qui de trente billets, partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaisant, ou malin.
Elle reçoit hier visite d'une amie :
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir, on ne sort point ; on se couche de nuit.
Bientôt on se releve, on s'afflige, sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits....
Médisans, mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante ; un recueil d'anecdotes,

(*Sanglottant.*)

De détails... de portraits finis... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort ?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après ?

ROSETTE.

Je suis entrée, elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit, nommoit la Présidente...
« L'indigne! » disoit-elle... Et puis : « Ma chere tante,
» Soyez heureuse ! ». Et puis, rêvant profondément :
« Il m'a désabusée ; il fera mon tourment!
» N'y pensons plus ; allons. » Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes ;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah! Madame, c'étoit la plus belle douleur,
La plus vraie !... un ensemble et si noble et si tendre!
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre.
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaîté ;
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire :
Quiconque pleure ainsi, devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh! bien, enfin ?

ROSETTE.

Enfin, elle a, sans sourciller,
Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier ;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrettes,
Ah! Madame, elle veut....

ORPHISE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Payer ses dettes!

(*Orphise rit.*)

ROSETTE.

Vous riez?... Croyez-moi, cet effort, plus qu'humain,
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.

(*Orphise continue de rire.*)

ROSETTE.

Encor?.... J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre....
Mais non, femme jamais n'en a su plaindre une autre...
Je vais dire à Julie...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Oh! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, Madame.... Une tante insulter à ses maux!

SCENE II.

ROSETTE, ORPHISE, JULIE, *dans le fond.*

ROSETTE, *appercevant Julie.*

LA voici; je lui vais...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Non; j'ai tort. Mais, Rosette,
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiete.
(*Rosette, en s'en allant, baise tendrement la main de Julie.*)

SCENE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'EST un miracle, au moins, de te voir si matin...
Qu'est-ce! tu n'as pas pris encor ton air mutin?
D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
Eh! fi donc! hâte-toi de rappeler les graces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper.
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper:
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre Présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup: on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là!

ORPHISE.

Pourquoi donc? Hier encor n'étiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies;
Tu l'éclipses par-tout: on te cherche, on la fuit;
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit!..

JULIE, *l'interrompant.*

Eh! voilà justement ce qui me désespere!
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours *paye* de son honneur.

ORPHISE.

Ma niece, quels discours!

JULIE.

Ah ! mon cœur les prononce.
Je reconnois enfin mes erreurs ; j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés,
De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés ;
De ces hommes sans frein, de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil.
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue ;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue.
Oublions le passé qui me force à rougir ;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma niece ton dépit m'étonne, je l'avoue !
Tes nouveaux sentimens méritent qu'on les loue ;
Mais combien tiendront-ils ? Un chagrin passager
T'inspire pour un tems ce courage étranger.
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austere ;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais !

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion ;
Si quelqu'amour secret, sincere et veritable
Suppléoit cette vie éclatante, agréable,
Je dirois : Pourquoi non ? son cœur s'est arrangé ;
Une plus douce erreur l'occupe, et l'a changé,
Car la raison ne peut d'un cœur tel que le vôtre

Chasser une folie enfin que par une autre.
Mais, bien loin que l'amour.... Comment donc! tu
rougis?
Acheve: tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh! bien... il est trop vrai.

ORPHISE.

Tu me vois transportée!
Quoi! tout de bon? Oh! oui, ton ame est agitée...
Julie! ah! quel bonheur! nous allons, toutes deux,
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux...
(*Malignement.*)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien, hier au soir, observer le silence?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits:
N'importe, de bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel est-il? dis moi donc... Tu te tais?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante! ô respectable Orphise!
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très-tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chere niece,
Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse!
Le sang et l'amitié, réunis dans mon cœur,
N'ont jamais eu d'objet, plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentimens je te croyois plus sûre:
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;
Et si mon zele ardent ne peut la soulager,
Ma chere enfant, du moins, je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez ! c'en est trop : le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincere aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre ?
J'aime... puis-je le dire ?... oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre ?... Oh ! doucement, ma niece, entendons-nous :
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble, cependant ; vous êtes jeune, aimable....

JULIE, *l'interrompant.*

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports ;
Combien de mes desirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur a déployé d'adresse !
A combien de détours j'ai pu me rabaisser
Pour entrer dans son ame et pour vous en chasser !
Aujourd'hui j'en rougis... hier, vous le dirai-je ?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piége :
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs ;
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages.
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;
Mes yeux se sont ouverts, vous devez me haïr !
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher ? me fuir ? Non, ma chere Julie,

Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord, quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et, comme tu disois, traitons ceci gaîment.
Premiérement, il faut entretenir Clitandre:
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre;
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, et faire mon malheur?

JULIE.

Qui? moi, vous disputer?...

ORPHISE.

Eh! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non, soyez moins crédule;
Il vous estime tant!

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien;
Mais pour savoir s'il m'aime il n'est qu'un sûr moyen:
Le voici. Je prétends, j'exige et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne;
De tenter, d'épuiser, sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressans efforts:
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il cede, eh! bien, je fais le bonheur de ma niece.

JULIE.

Vous voulez que moi-même?...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *appercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste : voici le tems d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCENE IV.

JULIE, ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma niece voudroit....

(*Julie la retient par la robe.*)

(*Bas, à Julie.*)

Non, je ne lui dirai pas...

(*A Clitandre.*)

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma niece a du chagrin ; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels desirs...

(*A Julie.*)

Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?

(A Clitandre.)

Oh! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas.*

Vous sortez?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante!

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(Bas, à Clitandre, en sortant.)

Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCENE V.

JULIE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici vos embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,

Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.
Si pour savoir le vôtre il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non; mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

CLITANDRE.

Oui, Madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez... Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, Madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grace, oubliez des travers et des torts,
Dont je ne puis assez vous montrer de remords!
Coupable trop long-tems, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux, du moins, de le paroître.
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sais, fort mal sa concurrence.

Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-la des bontés, des tendres sentimens
Qu'elle opposa toujours à mes égaremens;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,
Que je ne ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquiter tant de soins généreux ?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est-là du sentiment, Madame ?
Étendroit-il enfin son pouvoir sur votre ame ?
Si je n'étois instruit, je croirois bonnement....

JULIE, *l'interrompant.*

Quoi! vous m'accuseriez d'un vain déguisement ?
Vous, Clitandre !... Ah ! du moins, quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime!
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse, ni l'art;
A ce grand changement vous, peut-être, avez part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumiere
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire;
Et contre les soupçons que vous osez garder
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie, à la raison vous vous seriez rendue!...
Non, vous ne feignez point et votre ame est émue.
Ces sentimens, ces tons d'intérêt, d'amitié
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié!
Voilà les qualités, les graces séduisantes
Qu'hier je préférois à vos graces brillantes!

C'est en les unissant toutes pour vous parer
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi ! si j'avois été... ce que je m'en vais être...
Si la raison plutôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste, et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard,
Quoi ! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible ?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie ?... Ah ! mon cœur tout entier...

JULIE, *très-agitée et très-attendrie, l'interrompant.*

Clitandre... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fût une Julie...
Quoi ! j'aurois pu toucher !... Ah ! je suis trop punie !
Cher Clitandre !

CLITANDRE.

Julie !

JULIE.

Il n'est plus tems... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds : non, l'amour le plus tendre...

JULIE, *l'interrompant.*

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre?
Orphise vous perdroit!... Quel prix de ses bontés!

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCENE VI et derniere.

ORPHISE *dans le fond*, JULIE, CLITANDRE.

JULIE, *appercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma niece.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh! ma tante il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'ame,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,

N'étoient qu'un piége adroit, qu'un appât séducteur
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre qu'en présentant le mérite à ta vue
Ce monde où tu nageois, qui t'a long tems déçue,
Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise!... est-il bien vrai? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si malgré vos erreurs mon cœur étoit à vous
Jugez de ses transports dans un moment si doux!

JULIE, *à Orphise, en l'embrassant.*

Quoi! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage!
Et je puis sans remords en goûter l'avantage!

(*A Clitandre.*)

Que de biens je vous dois!... Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs et mon cœur.

Fin du cinquieme et dernier Acte.

SCENE VII

Retranchée à la représentation.

ORPHISE, ROSETTE, JULIE, CLITANDRE.

ROSETTE, *à Julie.*

MADAME, en ce moment Chloé, Célie, Hortense,
Le Comte, le Marquis, et bien d'autres, je pense,
(Car trois carosses pleins sont arrêtés là-bas)
S'empressent de savoir si l'on ne vous voit pas?
La joie éclate au loin parmi leur assemblée....
Mais à ce que je vois, Madame est consolée.

JULIE.

Pour la derniere fois je veux les recevoir,
Et solemnellement renoncer à les voir.
Il m'importe fort peu que leur langue s'exerce.
Ils m'égaroient : l'honneur m'interdit leur commerce;
Et puisse mon exemple attirer tous les cœurs
Que ce monde perfide enchaîne à ses erreurs!

FIN.

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Jean Baptiste Sauvé

PAR DE LA NOUE.

ac



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET DE L'OBSTINÉ.

LUCILE est promise à Damis, fils, jeune Officier, qui l'aime, et de laquelle il est aimé; et leur mariage doit se conclure, dès qu'il reviendra de son Régiment, d'où on l'attend. Il arrive; mais son humeur contrariante et son extrême obstination le brouillent, aussi-tôt, sur différens sujets, avec Julie, sa sœur, avec M. Damis, son pere, avec Céphise, tante de Lucile, et jusques avec Lisette, suivante de Julie. Pour le punir de lui avoir manqué dans leur querelle, M. Damis feint d'en revenir au premier projet qu'il avoit eu d'abord d'épouser lui-même Lucile, qui feint aussi d'y consentir. Damis piqué de ce prétendu changement de Lucile en paroît content, par contrariété, et signe le contrat qu'il croit devoir unir son pere avec elle. Cependant, il n'a pas plutôt signé qu'il en est au désespoir; et sur ce qu'on

lui dit que sans sa signature ce contrat n'auroit eu aucun effet, il veut le déchirer; mais Lucile s'y oppose, et M. Damis apprend, enfin, à son fils, que ce contrat n'est autre que celui qui lui donne Lucile. Damis déplore son obstination, dont il promet de se corriger; et il est uni à Lucile.

NOTE DES RÉDACTEURS.

IL y a apparence que La Noue auroit fait jouer cette petite Comédie, si la mort ne l'eût surpris peu de tems après l'avoir achevée, et qu'elle n'auroit pas été vue sans quelque plaisir au Théatre François, pour lequel elle semble avoir été destinée. C'est l'opinion qu'en a eue l'Éditeur de ses Œuvres, qui dit, dans sa Préface, en parlant de cette Piece : « Quoiqu'elle n'ait paru sur aucun Théatre, cependant elle offre plusieurs scenes qui semblent faites pour y réussir. »

Nous avons cru, aussi, qu'elle pourroit être agréable à la lecture, et c'est ce qui nous a déterminés à la placer dans notre Collection, à la suite de *La Coquette corrigée*, du même Auteur.

Le caractere qui a fourni à La Noue le sujet de *L'Obstiné* a été mis sur la scene, plusieurs fois ; mais sous d'autres titres. En 1694, un anonyme

en fit une Comédie, en un acte, en prose, intitulée, *L'Entêté*, qui fut jouée deux fois, au Théatre François, sans succès, et qui n'a point été imprimée. En 1699, un autre anonyme fit jouer une autre Comédie, en un acte, en prose, au même Théatre, sous le titre de *L'Entêtement ridicule*, qui eut sept représentations, et ne fut pas, non plus, imprimée. En 1722, l'Abbé de Brueys donna, au même Théatre, une Comédie, en trois actes, en vers, intitulée, *L'Opiniâtre*, qui eut huit représentations, et qui est imprimée dans ses Œuvres. Le Théatre Italien a aussi une Comédie, en un acte, en vers, sous le titre de *L'Entêté*, par M. Bret, qui fut jouée le 5 Juin 1758, et qui est imprimée dans ses Œuvres.

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR DE LA NOUE.

A

PERSONNAGES.

M. DAMIS.

DAMIS, fils, obstiné, et amant de Lucile.

JULIE, fille de M. Damis.

CÉPHISE.

LUCILE, niece de Céphise.

LISETTE, suivante de Julie.

FRONTIN, valet de Damis, fils.

La Scene est à Paris dans une maison commune à Céphise et à M. Damis.

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LUCILE.

LUCILE.

Quoi ! vous tremblez, Julie ?

JULIE.

Oh ! oui, je suis sincere.

LUCILE.

Pourquoi ?

JULIE.

Le cœur me bat lorsque j'entends mon pere,
D'un ton demi-moral, plaisanter nos amours :
« Différons, différons, » répete-t-il toujours.
Par goût, par sentiment, il hait le mariage :
Sa conduite avec vous en est un témoignage.
Il projette d'abord de vous donner la main ;
Il balance six mois, puis change de dessein :
« Elle est pour moi, dit-il, et trop jeune et trop belle.
» Je lui donne mon fils, il est plus digne d'elle. »
De mon frere pour vous il fait naître l'amour,
Il voit que vous l'aimez, vous-même, à votre tour ;

Sa joie éclate, eh ! vîte, il conclut l'hyménée :
A Clitandre aussi-tôt me voilà destinée ;
Tout est fait. Point : la guerre éloigne nos amans.
L'heureux prétexte ! il va différer de dix ans.
Là, parlez, à quoi bon me promettre à Clitandre ?
Quand on aime, croit-il qu'il soit aisé d'attendre ?

LUCILE.

Oui, votre plainte est juste ; allez lui déclarer
Que vous n'êtes plus d'âge à pouvoir différer ;
Qu'il vous expose trop en prolongeant vos peines,
Que le sang pétillant qu'il a mis dans vos veines,
De tout retardement implacable ennemi,
Veut que dès ce jour même il vous donne un mari.

JULIE.

Avec votre sang-froid vous me raillez sans cesse.
Autant que moi pourtant ceci vous intéresse.
Mon frere, votre amant, arrive dans ce jour.
De Clitandre, demain, moi j'attends le retour ;
Mais que nous servira leur ardeur empressée
Si mon pere nourrit l'effrayante pensée
D'éloigner sans pitié notre commun bonheur ?

LUCILE.

Ma tante a résolu de hâter sa lenteur.
Céphise est pour nous.

JULIE.

Oui ; mais elle est pétulante.
Ils n'ont qu'à se brouiller ? moi, cela m'épouvante.

LUCILE.

Eh ! bien, nous attendrons un raccommodement.

JULIE.

Attendre !... Et vous aussi ?

LUCILE.

Comment faire autrement ?

JULIE.

Mais... pester comme moi : du moins, cela soulage.

LUCILE.

Non, croyez-moi, Julie, une fille à notre âge
Doit de ses sentimens voiler tous les dehors ;
Sa gloire est de paroître obéir sans efforts,
Sur-tout lorsqu'il s'agit des nœuds de l'hyménée :
Loin d'y courir, il faut qu'elle y semble entraînée.
On nous suppose assez de penchant pour ses nœuds.

JULIE.

Eh ! bien, on n'a pas tort.

LUCILE.

Encor ! De tels aveux ...

JULIE.

Pour peu qu'on ait d'esprit....

LUCILE.

Gardons d'en faire usage,
Sachons l'envelopper du p'us obscur nuage ;
Rougissons de parler, étouffons tout bon mot :
Penser dans le silence est notre unique lot.
Les hommes volontiers entourent une fille
Dont l'enjoûment réveille, en qui l'esprit pétille ;
Mais, même en l'admirant, tous ses approbateurs
Vous diront que l'esprit fait craindre pour les mœurs.

JULIE.

Si bien donc qu'une fille, en bonne conscience,

Doit être un automate, une froide existence,
Sans cœur, sans yeux, sans bouche, et sur-tout sans esprit ?
Oh ! j'ai de tout cela, pour moi, sans contredit,
Et je veux en user, qui plus est ; et Clitandre
Trouve bon que j'en aie, et n'en est que plus tendre.
Mais comment se peut-il que mon frere Damis,
Vif, bouillant comme il est, de vous se soit épris ?

LUCILE.

Et comment se peut-il que vous, bouillante et vive,
Un homme raisonnable et sensé vous captive ?

JULIE.

S'il étoit autrement je l'aimerois bien moins...
Mais mon frere est têtu.

LUCILE.

J'espere, par mes soins....

JULIE, *l'interrompant.*

Vous aurez à souffrir ; vous devez vous attendre....

LUCILE, *l'interrompant, à son tour.*

A tout ce que de vous doit espérer Clitandre.

JULIE.

Je prétends qu'avec moi Clitandre soit heureux,

LUCILE.

Et mon bonheur aussi ne sera point douteux.

JULIE.

Cette vivacité, dont on me fait la guerre,
Il me verra toujours l'employer à lui plaire.

LUCILE.

Et Damis me verra toujours pour le calmer
Employer ce sang-froid dont vous m'osez blâmer.

JULIE.

Je veux que l'enjoûment que ma gaîté déploie
Dans le cœur d'un époux fasse passer ma joie.

LUCILE.

Je veux que ma douceur dans le cœur d'un époux
Entretienne sans fin le plaisir le plus doux.

JULIE.

Je veux au mien donner, moi, dans une journée
Plus de preuves d'amour que vous dans une année.

LUCILE.

Là ! ne vous fâchez point : j'applaudis de bon cœur
Aux soins que vous prendrez de faire son bonheur.
Eh ! quel mari pourroit vous refuser son ame ?
Heureuse si du mien je peux fixer la flamme !
C'est à quoi je mettrai mes efforts tout entiers ;
Et j'en prendrai de vous l'exemple volontiers.

JULIE.

Quel charmant caractere ! Ah ! ma chere Lucile,
Vous me prouvez combien la douceur est utile.
C'est bien à moi vraiment à vous rien disputer !
Pour plaire à mon mari je dois vous imiter.
Oui, ma vivacité mérite qu'on la blâme ;
Dominer, en cédant, c'est l'emploi d'une femme....
Mais mon pere... Ah ! c'est lui... je l'entends murmurer.

SCENE II.

JULIE, LUCILE, M. DAMIS, CÉPHISE, LISETTE.

M. DAMIS, *à Céphise.*

Je ne le cele point, je voudrois différer.

JULIE, *à Lucile.*

Qu'avois-je dit ?

CÉPHISE, *à M. Damis.*

Pourquoi ? Ne sont-ils pas en âge ?

M. DAMIS.

Oui, tous deux pour l'État d'employer leur courage.

CÉPHISE.

Quoi ! s'ils sont mariés, l'emploîront-ils donc moins ?

M. DAMIS.

Mon Dieu ! le mariage entraîne tant de soins !

CÉPHISE.

Enfin que deviendront votre fille et ma niece ?

M. DAMIS.

Elles attendront bien encor ; rien ne les presse.

CÉPHISE.

(*A Julie.*)

Rien ne presse !.... Est-il vrai ?

JULIE, *à M. Damis.*

Mon pere, j'ai seize ans.

M. DAMIS.

Plaît-il ?

LISETTE.

Elle a seize ans.

M. DAMIS, *à Julie, la menaçant.*

Je....

CÉPHISE.

Ces pauvres enfans !
Çà, ne la grondez point.

M. DAMIS.

Quoi ! tandis qu'à la guerre
Ils peuvent s'avancer tous deux....

CÉPHISE.

Belle chimere !
Pour être mariés auront-ils moins de cœur ?

M. DAMIS.

Sans doute.

LISETTE.

Mais tant pis !

M. DAMIS, *à Céphise.*

Enfin, c'est ma frayeur.
Chacun sait qu'une femme aimable et que l'on aime,
D'ordinaire, sur nous prend un pouvoir suprême ;
Et chacun sait aussi qu'un mari complaisant
N'est, et ne fut jamais qu'un guerrier languissant.

LISETTE.

Un mari complaisant ! Eh ! mort non de ma vie !
Où le trouverez-vous ? La chaîne qui les lie
Est légere en ce jour ! elle prête et s'étend
Au point de n'avoir plus pour eux rien de gênant ;
Et d'ailleurs votre fils est-il d'un caractere
A devenir jamais un mari débonnaire ?

Toujours enveloppé dans son opinion,
Rien ne peut surmonter son obstination :
Ombrageux et rétif, toujours sur le qui vive,
On le voit contre tous saisir la négative :
Disputant sur un mot, s'échauffant sur un rien,
Lui seul il a raison, lui seul il fait tout bien.
Évaporant au loin sa bile opiniâtre,
On ne peut avec lui que céder ou se battre.

CÉPHISE, *à Lucile.*

Lisette le connoît ; oui, telle est son humeur.
Lucile, en l'épousant tu feras ton malheur.

LUCILE.

Non, ma tante : à ces traits je ne puis le connoître ;
Et Lisette devroit mieux parler de son maître.

M. DAMIS, *à Céphise.*

Que de bons sens !.... Ma foi ! j'aurois dû l'épouser.

CÉPHISE.

Il n'a tenu qu'à vous, Monsieur, d'en disposer.

M. DAMIS.

Mais elle aime mon fils.

CÉPHISE.

Oui, c'est ce qui m'irrite.

M. DAMIS.

Mais, quoiqu'un peu têtu, mon fils a du mérite.

CÉPHISE.

Et ma niece, Monsieur, n'en a-t-elle donc pas ?

M. DAMIS.

Oui, sans doute, beaucoup : de l'esprit, des appas ;
Mais, mon fils....

CÉPHISE.

Mais, ma niece....

LISETTE.

Oh ! oui ; mon fils, ma niece....
Ils sont, vous le verrez, les seuls de leur espece.
Laissez le parallele, et songez à finir.

CÉPHISE.

Oui, Monsieur, terminons. Leurs amans vont venir.
Par quel entêtement voulez-vous qu'on differe ?

M. DAMIS.

C'est qu'au printems prochain recommence la guerre,
Et je ne prétends pas que Clitandre et Damis
Dans les bras de l'hymen demeurent endormis.

LISETTE.

Oh ! pour rendre à l'État leurs bras et leur courage,
Il suffit, croyez-moi, de trois mois de ménage.
Avant que le printems les rappelle aux combats,
Tous quatre de l'hymen ils seront déja las,
Et tous quatre en secret béniront la journée
Qui pour un tendre adieu sera déterminée.

M. DAMIS.

Si j'en étois bien sûr.... mais il n'en sera rien ;
On a peine à quitter cela, je le sais bien.

JULIE.

Mon pere....

M. DAMIS.

« J'ai seize ans, » n'est-il pas vrai ? Silence,
Ou je te punirai de ton impatience !

LISETTE.

Ma foi ! voici Frontin.

SCENE III.

JULIE, LUCILE, CÉPHISE, FRONTIN, M. DAMIS, LISETTE.

M. DAMIS, *à Frontin.*

EH! bon jour, mon ami.
Mon fils....

FRONTIN.

Vous l'allez voir; il est tout près d'ici.

M. DAMIS.

Qui peut donc l'arrêter?

FRONTIN.

C'est une bagatelle;
Votre fils à vingt pas vient de prendre querelle.

LUCILE.

Se seroit-il battu?

FRONTIN.

Ma foi! pour aujourd'hui,
Il a trouvé quelqu'un plus obstiné que lui.

LISETTE.

Cela ne se peut pas.

FRONTIN.

C'est la vérité pure.

CÉPHISE.

Et qui seroit ce donc?

FRONTIN.

FRONTIN.

Écoutez l'aventure :
Vous en rirez, je pense, et moi j'en ris aussi.
Vous savez que la poste est à vingt pas d'ici ?
Sur un cheval, très-las, Damis couroit fort vîte;
L'animal, en passant, a reconnu son gîte,
Est entré, tout courant, et jusqu'au ratelier
A mené brusquement son brusque cavalier.
Damis, fort étonné, tourne bride, l'exhorte,
Le presse et trente fois le ramene à la porte ;
Trente fois l'animal refuse de sortir,
Recule et près de l'auge il revient se blotir.
Du fouet, de l'éperon, votre fils l'estropie,
Et tâche à l'éloigner de son auge chérie.
Fixé par l'odorat, sourd aux cris comme au frein,
Notre cheval têtu conserve son terrein.
Votre fils en fureur de cent coups l'apostrophe :
Il jure, il bat, il mord. Le coursier philosophe
Souffre tout, réfléchit, puis, sans dire un seul mot,
Plie, et sur le fumier vous l'étend comme un sot.
Damis écume en vain de colere et de honte :
Pour achever sa course, il veut qu'on le remonte.
Un malin palfrenier differe son départ :
Il prend la poste enfin pour arriver plus tard.

LISETTE.

Le voilà donc en train ?

CÉPHISE, *à M. Damis.*

Monsieur....

M. DAMIS.

Pur badinage,

Risible emportement d'un amant de son âge.

CÉPHISE, *à Frontin.*

Son amour pour Lucile est-il le même?

FRONTIN.

Oh! oui:

Le vent depuis trois jours va moins vîte que lui.
Il creve des chevaux, il court, il éclabousse;
Et selon le chemin son humeur étoit douce.
En trouvoit-il un bon? « Courons, mon cher Frontin;
Nous courons vers Lucile. »

CÉPHISE, *à M. Damis.*

Eh! bien, Monsieur?

M. DAMIS.

Enfin,

C'est votre intention; il faut la satisfaire.
Venez; je veux moi-même aller chez le notaire.
(*A Frontin.*)
Est-on content de lui?

FRONTIN, *s'en allant.*

C'est un brave Officier.

M. DAMIS, *à Céphise, en s'en allant avec elle.*

Quel meurtre que cela songe à se marier!

LISETTE, *les suivant.*

Quel meurtre bien plutôt d'en voir finir l'espece!
Le besoin de l'État plus que vous m'intéresse;
Et l'on devroit contraindre, à commencer par moi,
Toute femelle à faire un bon sujet au Roi.

SCENE IV.

JULIE, LUCILE.

JULIE.

COMMENT ! mon frere arrive, et vous restez tranquille !

LUCILE.

Eh ! que voulez-vous donc ?

JULIE.

Ce que je veux, Lucile ?
Que le plaisir... la joie... Ah ! Ciel ! quelle froideur !
Mais tout mon sang, à moi, pétille dans mon cœur;
Et ce n'est que mon frere.

LUCILE.

Eh! mon flegme, Julie,
Cache des feux plus vifs que votre étourderie
N'en fait voir au dehors. Différente de vous,
L'amour le plus ardent, le plaisir le plus doux
Pénetre tout mon cœur, sans que rien en transpire,
Le remplit en secret. Chez vous tout est délire;
Le plus grave sujet, le moindre évenement
Passe par votre cœur, l'émeut rapidement :
De joie ou de douleur un instant le colore,
Se transmet à vos sens, et soudain s'évapore.

JULIE.

Ce beau discours n'est pas fort obligeant pour moi...
Mais on vient... C'est mon frere; oui, c'est lui, je le voi.

SCENE V.

JULIE, DAMIS, LUCILE.

DAMIS, *à Lucile.*

ADORABLE Lucile, enfin...

JULIE, *l'interrompant.*

Bon jour, mon frere.

DAMIS, *à Lucile.*

Je peux faire éclater l'ardeur la plus sincere.

JULIE, *l'interrompant.*

Damis...

DAMIS, *à Lucile.*

Trois mois d'exil...

JULIE, *l'interrompant.*

Dites-moi donc bon jour.

DAMIS, *à Lucile.*

N'ont fait que redoubler mes feux et mon amour.

JULIE, *l'interrompant.*

Mais embrassez-moi donc.

DAMIS, *à Lucile.*

Puis-je espérer encore...

JULIE, *l'interrompant.*

Un mot.

DAMIS, *à Lucile.*

De retrouver vos bontés que j'adore?

JULIE, *l'interrompant.*

Avez-vous vu Clitandre?

DAMIS, *à Lucile.*

Après un long tourment...

JULIE, *l'interrompant.*

Arrive-t-il?

DAMIS, *à Lucile.*

Daignez rassurer un amant.

JULIE, *le tirant par l'habit.*

Parlez donc?

DAMIS, *à Lucile.*

Mon amour...

JULIE, *l'interrompant.*

Dites-moi.

DAMIS, *à Lucile.*

Peu tranquille,

S'accroît...

JULIE, *l'interrompant.*

Répondez donc.

DAMIS, *à Lucile.*

En vous voyant, Lucile.

JULIE, *l'interrrompant.*

En vérité, mon frere...

DAMIS, *l'interrompant à son tour.*

Eh! que diantre, ma sœur!

DAMIS et JULIE, *ensemble.*

{ Laissez-moi donc parler, quelle est votre fureur?
{ Parlez-moi donc du moins, quelle est votre froideur?

LUCILE, *à Julie, passant entr'eux deux.*

Modérez-vous, Julie.

DAMIS.

Aussi, pourquoi vient-elle...

LUCILE, *l'interrompant.*

Damis, ne grondez point, vous connoissez son zele.

JULIE.

A mon empressement c'est répondre bien mal;
Mais il sera toujours plus têtu qu'un cheval.

DAMIS.

Un cheval!... Quel cheval?

JULIE.

Une bête mutine.

DAMIS.

Vous me raillez?

LUCILE, *à Julie.*

Julie!

DAMIS.

Aisément je devine.

JULIE.

Devinez; j'y consens.

DAMIS.

Oh! je l'entends fort bien...

(*A part.*)
Elle sait...

LUCILE, *l'interrompant.*

Non, Damis, non, elle ne sait rien.

DAMIS.

Je suis donc plus têtu?...

JULIE, *l'interrompant.*

Oui, qu'un cheval, mon frere;
Qui mene à l'écurie et qui jette par terre.

DAMIS, *outré.*

Ma sœur, si, de vos jours...

LUCILE, *à Julie.*

Julie, en vérité,
C'est pousser à l'excès votre vivacité;
Là, revenez à vous. Votre frere vous aime:
Votre amitié pour lui, je le sais, est extrême,
Et, tout en arrivant, pour un mot, sur un rien,
Vous le chagrinez. Là, trouvez-vous cela bien?

JULIE.

Pas trop.

LUCILE.

Réparez donc un discours qui le blesse.
Vous l'aimez?

JULIE.

Vraiment, oui. J'ai tort, je le confesse...
(*A Damis.*)
Pardonnez-moi, mon frere, et daignez m'embrasser.

LUCILE, *à Damis.*

Damis!

DAMIS.

Moi! jusqu'au cœur, elle a su me blesser;
Et je l'embrasserois!

JULIE, *à Lucile.*

Eh! de grace, Lucile,
Faites ma paix.

LUCILE, *à Damis.*

Julie est vive, mais docile.
Damis, embrassez-la.

JULIE, *à Damis.*

Mon frere!

DAMIS.

Non, jamais...

JULIE.

De grace !

DAMIS.

Laissez moi.

JULIE.

Tenez, je vous promets...

DAMIS, *l'interrompant.*

Non, vous dis-je.

JULIE.

Damis !

DAMIS.

Non, non.

JULIE.

Je vous en prie !

LUCILE, *à Damis.*

Regardez-la, du moins.

DAMIS.

Non, non, non ; de ma vie.

JULIE, *à part.*

Eh ! le vilain mutin !... J'ai fait ce que j'ai dû ;
Mais tel il est parti, tel il est revenu...
(*A Damis.*)
Ne vous démentez point, tenez ferme, mon frere :
Montrez à qui Lucile aura bientôt affaire ;
Montrez-vous plus têtu cent fois, plus obstiné
Que le maudit cheval qui vous a ramené.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LUCILE, DAMIS.

DAMIS.

Eh! bien, vit-on jamais esprit plus indocile?
C'est pour l'amour de vous que je cede, Lucile;
Tenez m'en compte!

LUCILE.

Adieu. Calmez votre courroux.

DAMIS.

Vous sortez?

LUCILE.

Je ne puis rester seule avec vous.

DAMIS.

Lucile!

LUCILE.

Je ne puis; votse sœur est absente.

DAMIS.

Qu'importe?

LUCILE.

Y pensez-vous? elle est avec ma tante.
Que pourroient-elles dire!

DAMIS.

Eh! de grace, un moment.

LUCILE.

Vous n'avez vu personne encore; et, décemment,
Il faut à votre pere...

DAMIS.

Il est absent.

LUCILE.

N'importe.

Il va rentrer.

DAMIS.

Sur vous, ma sœur est la plus forte?

LUCILE.

Il faut que je la suive; adieu.

DAMIS.

Si vous sortez...

LUCILE, *l'interrompant.*

Vous voyez le succès de vos vivacités!
Par un mot de douceur vous arrêtiez Julie,
Vous prolongiez l'instant le plus doux de ma vie;
Vous trouviez réunis, à votre heureux retour,
Les tendresses du sang, les transports de l'amour;
Vous paroissez, tout change: une sœur qui vous aime
Est forcée à vous fuir, et m'y contraint moi-même.
Vous seul avez trouvé le moyen d'attrister
Un moment que l'amour m'a fait tant souhaiter;
Un premier mouvement (daignez le reconnoître)
Mene toujours trop loin, si l'on ne s'en rend maître.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

DAMIS, *seul.*

ELLE croit que j'ai tort; il faut lui pardonner.
Dans la suite pourtant, je veux m'examiner...
Quelqu'un vient... c'est mon pere.

SCENE VIII.

M. DAMIS, DAMIS.

M. DAMIS.

AH! mon fils, quelle joie!

DAMIS.

Souffrez que dans vos bras la mienne se déploie.

M. DAMIS.

Avec plaisir, mon fils, je te vois de retour.

DAMIS.

L'espoir de voir enfin couronner mon amour
Au desir de vous voir sembloit prêter des aîles.

M. DAMIS.

Ainsi, Clitandre et toi vous revenez fideles?
Je n'en suis point fâché; mais cependant ces nœuds
Sont pour vous avancer des moyens dangereux:
Vous devriez attendre.

DAMIS.

Ah! de grace, mon pere,
Achevez mon bonheur. La paix qui va se faire...

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi! la paix?

DAMIS.

Oui, vraiment: les articles déja
Sont dressés, consentis.

M. DAMIS.

J'ignorois tout cela.

DAMIS.

Comment! vous l'ignoriez!

M. DAMIS.

Et même, plus j'y pense
Et moins à ce recit je trouve d'apparence.

DAMIS.

L'apparence n'est rien quand le fait est réel.
La Prusse et les Anglois, par un traité formel...

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi! la paix seroit faite?

DAMIS.

Oui; la chose est publique.

M. DAMIS.

Mais je ne reviens point, je crois, de l'Amérique,
Et je n'en ai rien su.

DAMIS.

Soyez-en bien certain.
Cette nouvelle-là me vient de bonne main.
Un Ministre l'a dite; et, par son Secrétaire....

M. DAMIS.

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi ! vous me soutiendrez ?....

DAMIS, *l'interrompant, à son tour.*

Moi ! soutenir mon pere ?

Oh ! je ne soutiens rien !

M. DAMIS.

Mais vous dites pourtant

Que la paix est signée ?

DAMIS.

Oui, rien n'est plus constant.

M. DAMIS.

Constant ? Qui vous l'a dit ?

DAMIS.

C'est la Cour, c'est la ville,

M. DAMIS.

Je suis donc un stupide, un sot, un imbécille ?

DAMIS.

Allez-vous vous fâcher ? Je me tairai plutôt ...
Je sais avoir raison et céder, quand il faut.

M. DAMIS.

Cédez-moi donc, mon fils, car la paix n'est pas faite.

DAMIS.

A la bonne-heure... mais... bientôt, dans la gazette,
Vous lirez à loisir votre conviction.

(*M. Damis fait un geste d'impatience.*)

Ce que j'en dis n'est pas par obstination.

M. DAMIS.

Quoi !....

DAMIS, *l'interrompant.*

Je suis bien guéri d'un défaut si frivole;

On me croit si l'on veut... mais, ce qui me console....
Je dis la vérité.

M. DAMIS.

Mon fils, la vérité
Pour base, et pour soutien veut la docilité.
Un air trop vif, un ton de feu, d'impatience
Excitent la colere, et non la confiance:
La raison s'insinue avec moins de roideur;
Son trait pénetre mieux plus il a de douceur,
Sa voix, loin d'émouvoir, écarte les orages;
Elle veut obtenir, non ravir les suffrages:
Elle prouve et se tait, sans vouloir décider;
Et, pour persuader, elle enseigne à céder.

DAMIS.

Mais cependant....

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Mon fils, cette leçon sincere
Devroit vous avertir qu'il est tems de vous taire.

DAMIS.

Soit... Je mets à profit l'avis que je reçoi...
Mais... si la paix est faite, est-ce ma faute à moi?

M. DAMIS.

Non, Damis. Je vois bien qu'il faut que je vous cede.

DAMIS.

Mais, Monsieur....

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Oh! cessons un discours qui m'excede.

DAMIS.

Je suis bien malheureux! Par forme d'entretien,
Je dis ce que je sais... ce que je sais fort bien.

Je soutiens la raison pendant une minute :
Point du tout, on s'offense, on dit que je dispute.
Si la paix vous déplaît, je vais me rétracter.

M. DAMIS.

Vous ne voulez donc pas ?

DAMIS.

Mais, non ; sans s'entêter,
Supposons un moment que la chose est réelle ;
Ai-je tort, dites-moi, de vous l'assurer telle ?
Et quand vous la verrez afficher, publier
Aurez-vous eu raison, vous, de me la nier ?
Quoi que vous en disiez, la vérité, mon pere,
A besoin de l'appui de celui qu'elle éclaire.
C'est presque la trahir que la défendre mal :
Aussi-bien que Thémis elle a son tribunal ;
Y traîner le mensonge est un droit légitime,
Et quand l'erreur y plaide on lui répond sans crime.
Par exemple, la paix....

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Oh ! taisez-vous, enfin.

DAMIS.

Vous voilà prêt, mon pere, à m'appeler mutin ;
Je le vois. Cependant vous savez bien, dans l'ame,
Que je ne le suis plus.

M. DAMIS.

Le courroux qui m'enflamme....

DAMIS, *l'interrompant.*

Allons, puisqu'il vous plaît, je cede, et sans effort.

M. DAMIS.

Ah !

DAMIS.

Quoi que vous disiez, pouvez-vous avoir tort?
Tout le monde, il est vrai, le dit et le répete;
Mais il ne vous plaît pas... non, la paix n'est pas faite.

M. DAMIS.

Eh! bourreau, finis donc; donne-la moi, la paix.

DAMIS.

Vous ne la voulez point.

M. DAMIS.

Encore!... Oh! je m'en vais.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

DAMIS, *seul.*

Mon pere est obstiné; mais en lui tenant tête,
Comme je le pouvois, j'eusse été malhonnête.
J'ai bien fait. Après tout, que me fait son erreur?

SCENE X.

FRONTIN, DAMIS.

FRONTIN.

Vous avez donc déja fait des vôtres, Monsieur ?
Tout se plaint : la sœur gronde, et Lucile soupire;
Céphise contre vous dit tout ce qu'on peut dire :
Je viens de rencontrer votre pere en courroux.
La tante va monter ; prenez bien garde à vous !

DAMIS.

Prendre garde ?.... à quoi donc ?

FRONTIN.

La maligne femelle
Vient pour vous provoquer à disputer contre elle.
On vous ôte Lucile au moindre entêtement.
C'est elle qui m'envoie ici secrétement
Vous donner cet avis.

DAMIS.

L'avis est d'importance;
Mais la tante en sera pour son expérience.
Moi, disputer ! fi donc !

FRONTIN.

Enfin, songez-y bien;
Cet effort...

DAMIS, *l'interrompant.*

Cet effort ne me coûtera rien;
Tu le sais bien, toi-même?

FRONTIN.

Eh ! la, la, mon cher maître,
Votre tête par fois s'échauffe.

DAMIS.

Comment ! traître !
Tu m'oses soutenir !....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Mon Dieu ! point de fracas !
Oui, vous êtes très-doux.... Mais ne l'oubliez pas....
On vient.

SCENE XI.

FRONTIN, DAMIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Bon jour, Damis.

DAMIS.

Pardon, j'allois descendre.

CÉPHISE.

Du cérémonial ! fi ! J'aime à vous entendre,
Et je viens vous chercher. Çà, discourons un peu.
Rapportez-vous ici ce ton ferme, ce feu,
Cet air si décisif que j'aime à la folie,
Et qui de vos discours soutenoient l'énergie ?
Depuis votre départ, je m'ennuie à la mort.
Comment ! dans ce logis on est toujours d'accord ;
Déraisonne qui veut, aucun ne le réfute ;

Pas le moindre débat, pas la moindre dispute.
Je dis non, on dit non. Je dis oui, l'on dit oui.
Vous m'avoûrez que c'est pour expirer d'ennui?

DAMIS.

Oui; ces gens consentans ne divertissent guere....
J'aurois cru cependant que ma sœur et mon pere....

CÉPHISE, *l'interrompant.*

J'ai beau les exciter, pas un seul mot.

DAMIS.

Pourtant,
Je viens de leur trouver l'air assez disputant.

CÉPHISE.

Vous m'étonnez beaucoup : c'est donc votre présence;
Car je pestois hier contre leur indolence.
Je ne le cele pas, moi, j'aime à disputer;
Cela me réjouit, et me fait mieux porter.
Quand le matin, à jeun, quelqu'un me contrarie,
Je m'anime au combat, je m'échauffe, je crie,
Je prouve, je soutiens, car j'ai toujours raison;
J'éveille les voisins, j'étourdis la maison,
Et j'ai de la santé pour huit jours.

DAMIS.

Sur mon ame,
Vous donnez appétit de disputer, Madame!

FRONTIN, *bas.*

Gardez-vous....

DAMIS, *l'interrompant.*

(*A Céphise.*)

Je t'entends... Mais enfin ce plaisir
Est un défaut, dit-on? J'ai cessé d'en jouir.

CÉPHISE.

Oh ! vous y reviendrez.

DAMIS.

Jamais. Plus de querelle ;
Sur les avis d'autrui mon avis se modele,
Dût-on me soutenir qu'il est nuit à midi.

CÉPHISE.

Ah ! je vous vois venir ; ceci n'est qu'un défi ?

DAMIS.

Non.

CÉPHISE.

Si.

DAMIS.

Mon changement sur ce point est sincere.

CÉPHISE.

Je vous soutiens....

DAMIS, *l'interrompant.*

(*Frontin le tire par l'habit.*)

Et moi... Non, j'aime mieux me taire.

CÉPHISE.

C'est pour me contredire, apparemment, Monsieur,
Qu'il vous plaît d'affecter cette belle douçeur ?

DAMIS.

Pouvez-vous le penser ?

CÉPHISE.

Oui, Monsieur, je le gage !

DAMIS, *vivement.*

Ah ! Madame, parbleu !....

FRONTIN, *bas, l'interrompant.*

Doucement, soyez sage !

DAMIS, *à Céphise, docilement.*

S'il faut en convenir, je suis assez soumis.

CÉPHISE, *à part.*

(*A Damis.*)

Il n'en démordra pas, au moins.... Monsieur Damis,
Vous trompez mon attente, et, par mutinerie,
Vous n'êtes plus mutin; mais je vous signifie
Que je veux à ma niece un têtu pour époux;
Si vous êtes changé si fort, tant pis pour vous.

DAMIS, *bas, à Frontin.*

S'il étoit vrai, pourtant?

FRONTIN, *bas.*

Eh! non, c'est par malice.

DAMIS, *à Céphise.*

A ma docilité rendez plutôt justice.
Pour mériter Lucile, et faire son bonheur,
J'ai tâché d'acquérir sa vertu, sa douceur.
Ne disputer jamais, céder au moindre signe,
C'est par-là seulement que j'en veux être digne.
Si vous lui réservez un mutin pour mari,
Je ne puis me résoudre à l'acheter ainsi.
Oui, fallût-il la perdre, (et j'en perdrois la vie)
Mon humeur contestante est pour jamais bannie.

CÉPHISE.

Pour jamais?

DAMIS.

Oui, Madame.

CÉPHISE.

Est-il bien vrai, Damis?

FRONTIN.

Oh ! parbleu ; j'en réponds.

CÉPHISE, *à Damis.*

Eh ! bien, soyons amis.

DAMIS.

Comment !

CÉPHISE.

Au moindre trait de votre humeur mutine,
Je rompois tout accord.

FRONTIN.

Ah ! que vous êtes fine !
C'étoit un détour !....

CÉPHISE.

Oui.

FRONTIN.

Bon ! mon maître à présent
Va jusqu'à la fadeur ! Il est trop complaisant !

CÉPHISE.

Je voulois éprouver....

DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi ! je perdois Lucile !
Cette crainte, à jamais, va me rendre docile.

CÉPHISE.

Tant mieux ; car le mardi, jour de votre départ....

DAMIS, *l'interrompant.*

Je partis le lundi, Madame, pas plus tard.

CÉPHISE.

Le lundi ?.... Non, ce fut le mardi.

DAMIS.

Non, Madame;
Je m'en souviens fort bien, croyez-moi.

CÉPHISE.

Sur mon ame.
Ce fut le....

DAMIS, *l'interrompant.*

Point du tout.

CÉPHISE.

Ce fut...

DAMIS, *l'interrompant.*

Avant midi!

CÉPHISE.

Un jour de fête?

DAMIS.

Eh! oui.

CÉPHISE.

Ce fut donc le mardi.

DAMIS.

Eh! non, vous dis-je encor, je le ſais bien.

FRONTIN, *à part.*

Le traître
(*A Damis.*)
Va tout gâter.... Ce fut le mardi, mon cher maître.

DAMIS.

Lundi, maraud!

FRONTIN.

(*Bas.*)
Mardi.... Qu'allez-vous contester?

DAMIS.

Mais, voyez ce coquin qui me vient disputer !

CÉPHISE, *à Frontin.*

N'est-il pas vrai, Frontin ?

DAMIS.

Eh ! non.

FRONTIN.

Qu'il vous souvienne....

DAMIS, *l'interrompant.*

Veux-tu te taire !

CÉPHISE.

Enfin....

DAMIS, *l'interrompant.*

Non ; quoi qu'on me soutienne,
Je suis parti lundi.

CÉPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

CÉPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Peste de l'étourdi !

DAMIS.

DAMIS.

Ce fut, dis-je....

CÉPHISE, *à part, en fuyant.*

Fuyons, évitons la tempête.

DAMIS, *les suivant jusqu'au fond du Théâtre.*

Consultez l'almanach ; mardi n'étoit pas fête.

SCENE XII.

DAMIS, *seul.*

Oh ! parbleu ! pour le coup, sa tête a pris l'essor.
Eh ! bien, je mets en fait qu'elle se plaint encor.
Ayez raison tout seul, on fuit, on vous maltraite;
On veut que vous laissiez la vérité muette.
Si comme un écolier vous n'êtes gouverné,
Tout le monde s'obstine à vous dire obstiné.
L'un vient me nier tout, me dispute, m'excede:
Parce qu'il est mon pere il faut que je lui cede.
L'autre, pour sa santé, vient disputer exprès;
Ma sœur m'impatiente, et j'aurai tort après....
Mais.... Lucile pourtant.... d'où vient me quitte-t-elle?
Je ne descendrai pas qu'elle ne me rappelle.

SCENE XIII.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

AH! te voilà, Lisette?

LISETTE.

Oui.

DAMIS.

Que fait-on là-bas?

LISETTE.

On dispute.

DAMIS.

Et sur quoi?

LISETTE.

Sur vous. C'est un fracas!...

Votre pere sur-tout : il crie, il vous menace.
Il n'entend plus raison. Il me soutient en face
Que vous êtes mutin, têtu comme un démon.

DAMIS.

Oui, c'est-là sa fureur.

LISETTE.

Moi, qui sais bien que non,
Je vous l'ai relancé de la bonne maniere;
Et, comme il avoit tort, il s'est mis en colere.

DAMIS.

Eh! oui; voilà le fait. On se croit offensé
Par la raison d'autrui; l'amour-propre blessé....

LISETTE, *l'interrompant.*

Justement.

DAMIS.

J'ai cent fois éprouvé ce délire.

LISETTE.

Dans les autres, car, vous, savez-vous contredire ?

DAMIS.

Mon Dieu ! non.... Mais enfin, on a son sentiment.

LISETTE.

Voyez ! qui ne l'a pas ?

DAMIS.

On le dit bonnement,

Et l'on trouve des gens...

LISETTE, *l'interrompant.*

Oui, comme votre pere ?

DAMIS.

Qui, quoi que vous disiez, soutiennent le contraire.

LISETTE.

Cela n'est pas plaisant !

DAMIS.

Cela vous pousse à bout.

LISETTE.

Ces gens-là sont communs.

DAMIS.

Je les trouve par-tout.

Dès que je dis un mot...

LISETTE, *l'interrompant.*

Quel malheur est le vôtre !

DAMIS.

Que veux-tu ? quelquefois j'insiste comme un autre.

LISETTE.

Vous ?

DAMIS.

Oui ; j'ai quelquefois de la peine à plier.

LISETTE.

Quel plaisir prenez-vous à vous calomnier !
Non, disputer n'est point dans votre caractere.

DAMIS.

Non ; mais, de tems en tems...

LISETTE, *l'interrompant.*

Un enfant vous fait taire ;
Vous êtes trop docile, au moins ; c'est un défaut.

DAMIS.

Trop, non ; mais je le suis tout autant qu'il le faut.

LISETTE.

Vous l'êtes beaucoup trop.

DAMIS.

Non, il faut se connoître.
Souvent...

LISETTE, *l'interrompant.*

Eh ! non, jamais ; je le sais bien, peut-être.

DAMIS.

Tu sais mal, et ma tête...

LISETTE, *l'interrompant.*

Ah ! bon, par vanité,
Vous voudriez, je crois, passer pour entêté ?

DAMIS.

Oh ! je le suis un peu.

LISETTE.

Vous ? quelle erreur extrême !

DAMIS.

Oui, te dis-je, je suis...

LISETTE.

La docilité même.

DAMIS.

Lisette, encore un coup...

LISETTE, *l'interrompant.*

Et je vous soutiens, moi...

DAMIS, *l'interrompant aussi.*

Pourquoi me soutenir ? sais-je pas mieux que toi...

LISETTE, *l'interrompant.*

Je n'en démordrai point; vous êtes doux, traitable.

DAMIS.

Moi ! traitable ? je suis obstiné comme un Diable !

LISETTE.

Eh! vous cédez toujours: c'est donc pour badiner ?

DAMIS.

Je ne cede jamais.

LISETTE.

Vous me feriez damner !

DAMIS.

Je te dis qu'il n'est point de digue, de barriere
Que je ne brise, dès qu'on me rompt en visiere.

LISETTE.

Chansons que tout cela ! je ne vous croirai point.

DAMIS.

Quelle obstination !.... me disputer ce point !

LISETTE.

Oui; je vous le dispute.

DAMIS.

Ah! bon Dieu! quelle tête!
Et je te soutiens, moi, qu'il n'est rien qui m'arrête,
Quand j'ai dit oui, Satan et toute sa maison
Ne pourroient en vingt ans me faire dire non...

(*Lisette rit.*)

Pourquoi me rire au nez?... Mais voyez quel caprice!..

LISETTE.

Oh! pour le coup, Monsieur, vous vous rendez justice,
Et votre entêtement, par malice excité,
Mieux que je n'aurois fait, a dit la vérité.

DAMIS.

Eh! que diantre! tu viens aussi me contredire...
Ne vas pas croire, au moins, ce que j'ai pu te dire.
Je vais trouver Lucile; elle m'attend là-bas.

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, vous ne la verriez pas.

DAMIS.

Qui m'en empêcheroit?

LISETTE.

C'est qu'elle, votre pere,
Et Céphise, en secret, sont avec le notaire.

DAMIS.

Eh! bien, c'est mon contrat dont il est question.

LISETTE.

Votre contrat? nenni!

DAMIS.

La belle vision!

LISETTE.

Non, vous dis-je, Monsieur.

DAMIS.

Oh ! finis, je te prie.

Lucile... eh ! non, Lisette, il y va de ma vie !

LISETTE.

Ma foi ! vous mourrez donc.

DAMIS.

De grace, sur ce point

Cesse de badiner !

LISETTE.

Je ne badine point.

Vous la perdez, Monsieur.

DAMIS.

Je connois ta malice :

Tu voudrois m'obstiner ?

LISETTE.

Non, c'est sans artifice,

Et, suivant le projet autrefois concerté,

Votre pere l'épouse.

DAMIS.

Hein ?

LISETTE.

C'est la vérité.

DAMIS.

Lucile auroit bien pu...

LISETTE, *l'interrompant.*

Rien n'est plus véritable.

Auprès de votre pere, elle fait l'agréable,

Ne se souvient de vous que pour vous plaisanter,
Et gronde votre sœur qui veut lui résister.

DAMIS.

C'en est trop ; je prétends... oui, je veux...

SCENE XIV.

LISETTE, DAMIS, JULIE.

JULIE, *à Damis.*

AH ! mon frere !
Lucile...

DAMIS, *l'interrompant.*

Eh ! bien, ma sœur ?

JULIE.

Elle épouse mon pere.

DAMIS.

Vraiment, c'est fort bien fait.

JULIE.

Ce n'est pas tout encor.

DAMIS.

Quoi donc ?

JULIE.

A sa gaîté donnant un libre essor,
Elle a promis là-bas, dans son audace extrême,
De vous faire signer son contrat à vous-même.

DAMIS.

Ah ! parbleu ! volontiers.

JULIE.

Non, ne le signez pas ;
Car j'ai surpris mon pere, il lui disoit tout bas :
« Si vous gagnez sur lui qu'il signe, à la bonne heure,
» Le contrat sera bon : je consens qu'il demeure ;
» Mais s'il ne signe point, marché nul. »

DAMIS.

C'est de moi
Que dépend son contrat ? Je le signe.

JULIE.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Je le signe.

LISETTE.

Fort bien !

DAMIS, *à Julie.*

C'est une affaire faite ;
Voudrez-vous me cacher ce que m'a dit Lisette,
Sa noirceur, sa gaîté, ses bons mots ?

JULIE.

Non, vraiment.
Mais pouvant empêcher son établissement...

DAMIS, *l'interrompant.*

Moi, l'empêcher ?

LISETTE.

Fi donc !

DAMIS, *à Julie.*

Je triomphe, au contraire...

La voici.

LISETTE.

Signez vîte et terminez l'affaire.

SCENE XV.

LISETTE, LUCILE, DAMIS, JULIE.

LUCILE, *à Damis.*

PEUT-être savez-vous ?...

DAMIS, *l'interrompant.*

Oui, oui, l'on m'a tout dit.

Je brûle que mon seing confirme cet ecrit.

LUCILE.

Je n'osois me flatter...

DAMIS, *l'interrompant.*

Oh! flattez vous, Madame.

Depuis assez long-tems tout le monde me blâme;
Vous ne vous plaindrez plus de mon entêtement.
Donnez-moi ce contrat.

JULIE.

Eh! mon frere, un moment!

DAMIS.

Non, ma sœur.

LISETTE, *à Julie.*

C'est bien fait. Voulez-vous qu'il endure?...

DAMIS, *à Lucile.*

Donnez.

JULIE.

Vous la perdez par votre signature!

DAMIS.

Oui; mais, si je la perds, elle me perd aussi.
La suite fera voir qui perd le plus ici.
Elle aura beau chercher, jamais cœur si fidele
D'un amour aussi fort ne brûlera pour e'le.
Mon défaut, tant blâmé, mon seul entêtement
Auroit été, ma sœur, de l'aimer constamment;
Mon obstination, dont se plaint la parjure,
De mon amour pour elle eût été la mesure.
Chacun de ses regards augmentant mon ardeur,
Rien ne m'eût été cher auprès de son bonheur:
Le moindre de ses vœux m'eût-il coûté la vie....
Ma sœur, n'en parlons plus.

LUCILE.

Je vous en remercie.

JULIE.

Remportez ce contrat.

DAMIS.

Non; je le signerai.

LUCILE.

Mon bonheur en dépend.

DAMIS, *à Julie.*

Son bonheur! Son bonheur.... j'en mourrai!

LUCILE.

Oui, vraiment.

DAMIS.

Tant de sang-froid m'indigne !

Donnez-moi.

LUCILE.

Si pourtant....

DAMIS, *l'interrompant.*

Non, perfide ! je signe....

Oui, je signe, infidelle ! et je signe deux fois,
Pour vous montrer combien j'approuve votre choix.

LUCILE, *froidement, emportant le contrat et allant le montrer à M. Damis et à Céphise, qui paroissent.*

Une seule eût suffi.

DAMIS, *à Julie.*

Ma sœur, elle me laisse.

Je n'en puis plus !

JULIE.

Quoi donc !

DAMIS.

Qu'ai-je fait ? la traîtresse !

Je me meurs !

SCENE XVI

SCENE XVI et derniere.

LISETTE, CÉPHISE, DAMIS, M. DAMIS, LUCILE, JULIE.

M. DAMIS, *à Lucile.*

Oui, Lucile, oui, je suis satisfait :
Je l'ai dit, le contrat aura son plein effet.

DAMIS, *courant à son pere.*

Donnez moi donc la mort, s'il faut qu'il s'exécute !

M. DAMIS.

Quoi ! n'as-tu pas signé ? Quelle est cette dispute ?

DAMIS.

Il est vrai. La perfide en me poussant à bout,
En m'obstinant sans fin, m'a fait souscrire à tout ;
Mais c'est ma propre mort que j'ai signé, mon pere :
Votre hymen, s'il se fait, me la rend nécessaire ;
Je mourrai devant vous de honte et de douleur
D'avoir souscrit moi-même à mon propre malheur !

M. DAMIS.

Mais pourquoi signois-tu ? car Julie et Lucile
T'ont dit que ce contrat devenoit inutile
Si tu n'y souscrivois.

DAMIS.

Eh ! oui, l'on m'a tout dit.

Que voulez-vous ? l'amour, la fureur, le dépit,
Que sais-je ? mon maudit entêtement, peut-être,
Ont fait que de ma main je n'ai pas été maître.
Mais comptez que ma mort va finir ce débat
Si je vois subsister ce malheureux contrat.

M. DAMIS.

Ce contrat te tient bien au cœur....

DAMIS.

Je le déteste!

M. DAMIS.

Je ne devinois pas qu'il te fût si funeste....
Mais, pourvu que Lucile y veuille consentir,
Puisqu'il te déplaît tant, il faut l'anéantir.

DAMIS.

Ah ! c'est vraiment par vous que votre fils respire.
Donnez-moi ce maudit contrat, je le déchire.

LUCILE.

Non, s'il vous plaît, Monsieur.

DAMIS.

Mon pere le veut bien ?

LUCILE.

Mais, Monsieur !

DAMIS.

Donnez-moi.

LUCILE.

Non, il n'en sera rien.

DAMIS, *se jettant à genoux.*
Lucile, à vos genoux, j'attends ma destinée!

LUCILE.
Non, ce contrat est bon... Oh! je suis obstinée!

DAMIS, *se relevant, à son pere.*
Ah! mon pere, aidez-moi; j'ose vous implorer!

M. DAMIS.
Bourreau! c'est ton contrat que tu veux déchirer.

DAMIS.
Mon contrat, se peut-il? mon contrat?

JULIE.
Oui, lui-même.

M. DAMIS, *à son fils.*
De ton entêtement vois la fureur extrême:
Tu signes contre toi!

LUCILE, *à M. Damis.*
Vous me l'avez promis,
Rappellez vos bontés, épargnez votre fils!

JULIE, *à Damis.*
Oui, Lucile a tout fait; si vous saviez, mon frere,
Comme elle a su toucher et sa tante, et mon pere!

LISETTE, *à Damis.*
Oh! sans elle, ma foi! vous ne teniez plus rien;
Tout étoit contre vous, vous le méritiez bien.
De ce petit détour elle a fourni l'idée:
Il vengeoit tout le monde, et nous l'avons aidée.

DAMIS.
Je dois tout à Lucile!... Ah! mon cœur pénétré
Ne veut sentir, penser désormais qu'à son gré.

Soumis à ses conseils, complaisant pour les vôtres ;
Je saurai respecter les sentimens des autres.
Assez de mon humeur l'opiniâtreté
M'a rendu le fléau de la société.

(*A Lucile.*)

Je veux que ma douceur à la vôtre réponde ;
C'est la seule vertu qui plaise à tout le monde.

LISETTE.

Enfin, pour le moment, les voilà tous d'accord.
Il se dit corrigé ; mais, moi, j'en doute fort.
Une femme pourtant est son plus sûr remede,
Si têtu qu'il puisse être, il faudra bien qu'il cede.

FIN.

L'ÉCOLE
DES AMANS,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES, EN VERS,

François Antoine

PAR JOLLY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

e.H.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE CONTI.

DIGNE fils du héros, qui, dès ses premiers ans,
Signala sa valeur contre les Ottomans,
Que Steinkerque et Nervinde, ont vu, couvert de gloire,
Parmi nos bataillons ramener la victoire,
Qui fut par sa vertu l'ornement de la Cour,
Qui sut nous inspirer le respect et l'amour,
Qu'un peuple belliqueux brûloit d'avoir pour maître,
Et dont la perte enfin cause encor nos regrets ;
GRAND PRINCE, est-ce à ma main à tracer quelques traits
De ses hautes vertus qu'on voit en toi renaître ?
Disciple de Thalie, il ne m'est pas permis
De te peindre en ces vers tel qu'on t'a vu paroître
A l'aspect de nos ennemis.

Dans le sentier glissant de la scene comique,
Où l'on me voit entrer pour la premiere fois,
Je n'ose prendre en main la trompette héroïque,
Pour chanter ta valeur et tes premiers exploits;
Mais les travaux guerriers, permets-moi de le dire,
Les soins ambitieux d'aggrandir leur Empire,
GRAND PRINCE, n'ont point seuls illustré les Césars,
Le savoir, le bon goût et l'amour des beaux arts,
Ont consacré leurs noms au temple de mémoire.
Toi, qu'on voit si jaloux d'une solide gloire,
Sur ce foible tribut daigne jeter les yeux!
Souffre encor qu'à l'abri de ton nom glorieux,
J'ose aujourd'hui donner l'essor à cet ouvrage,
Et me promettre un nom entre tant de rivaux!....
Mais, que dis-je? j'en ai l'infaillible présage:
CONTI m'a donné son suffrage;
Quel prix de mes heureux travaux!

AVERTISSEMENT

DE LA SECONDE ÉDITION.

APRÈS les nouveaux suffrages que cette Comédie remise au Théatre vient de recevoir, j'aurois cru manquer à ce que je dois au Public, si je n'eusse apporté tous mes soins pour rendre cette édition plus correcte que celle qui parut en 1718. Cette attention m'a semblé d'autant plus indispensable, que j'ai senti souvent le désagrément qu'il y a de recourir sans cesse à l'*errata* d'un livre.

Ce qui regarde la satisfaction de ceux qui liront cette Comédie est un intérêt qui me touche sensiblement, et qui m'a déterminé à y faire quelques changemens. Non-seulement j'ai refondu plusieurs vers; mais encore j'ai rétabli des rimes qui n'étoient pas exactes.

Je sais que de célebres Poëtes modernes se croient en droit de regarder la rime comme un

Ne se souvient de vous que pour vous plaisanter,
Et gronde votre sœur qui veut lui résister.

DAMIS.

C'en est trop ; je prétends... oui, je veux...

SCENE XIV.

LISETTE, DAMIS, JULIE.

JULIE, *à Damis.*

Ah ! mon frere !
Lucile...

DAMIS, *l'interrompant.*

Eh ! bien, ma sœur ?

JULIE.

Elle épouse mon pere.

DAMIS.

Vraiment, c'est fort bien fait.

JULIE.

Ce n'est pas tout encor.

DAMIS.

Quoi donc ?

JULIE.

A sa gaîté donnant un libre essor,
Elle a promis là-bas, dans son audace extrême,
De vous faire signer son contrat à vous-même.

DAMIS.

Ah ! parbleu ! volontiers.

JULIE.

Non, ne le signez pas
Car j'ai surpris mon pere, il lui disoit tout bas :
« Si vous gagnez sur lui qu'il signe, à la bonne
» Le contrat sera bon : je consens qu'il commence
» Mais s'il ne signe point, marché nul. »

DAMIS.

Que dépend son contrat ? Je le signe. C'es…

JULIE.

DAMIS. Et pourq…

Je le signe.

LISETTE.

Fort bien !

DAMIS, à Julie.

C'est une affaire faite…
Voudrez-vous me cacher ce que m'a dit Lucile…
Sa noirceur, sa gaîté, ses bons mots ?

JULIE.

Non, vo…
Mais pouvant empêcher son établissement…

DAMIS, l'interrompant.

Moi, l'empêcher ?

LISETTE.

Fi donc !

vain ornement dont notre Poésie peut se passer, ou plutôt comme une servitude incommode dont il siéd bien à des esprits supérieurs de secouer le joug : présomption qui seule les affranchit d'une regle que nos plus grands maîtres ont respectée. Pour moi, j'ai suivi, autant qu'il m'a été possible, l'exemple de ceux-ci, étant bien persuadé qu'un Auteur dont les Ouvrages ne sont pas sans défauts doit, du moins, faire en sorte qu'on ne puisse pas lui reprocher la négligence, ou la singularité.

SUJET

DE L'ÉCOLE DES AMANS.

VALERE et Lucile, qui s'aiment, ayant eu beaucoup de difficulté à se voir, parce que Géronte, tuteur de Lucile, les contraignoit, veulent profiter d'un voyage que ce tuteur est allé faire en Normandie, et ils engagent Éraste, ami de Valere, à leur prêter un Château qu'il a, à quelque distance de Paris, afin d'être toujours ensemble, et de ne s'occuper que de leur amour. Frontin, valet de Valere, et Lisette, suivante de Lucile, imitent leurs maîtres, et forment, avec eux, un double duo amoureux. Éraste les laisse dans son Château, où l'habitude d'être ensemble leur en rend bientôt le goût moins vif. Scapin, valet de Géronte, et qui l'avoit suivi en Normandie, revient à Paris pour apprendre à Lucile la mort de son tuteur; mais Éraste se charge lui-même de porter cette nou-

velle à son Château. Il y trouve les amans fort refroidis l'un pour l'autre, et cherche à profiter de ce moment de langueur pour faire sa cour à Lucile, à qui il propose de l'épouser. La vue d'un rival, que Valere trouve en son ami, ranime un peu son amour; mais Lucile donne cependant la préférence à Éraste, et, à son exemple, Lisette épouse Scapin, qui passe au service d'Eraste.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR L'ÉCOLE DES AMANS.

« LE succès de cette Piece ne fut point balancé ; une approbation générale du Public la plaça au rang de celles à qui il accorde son suffrage, » disent les freres Parfaict dans leur *Histoire du Théatre François*.

Un Conte de Fées, de Madame de Murat, intitulé *Le Palais de la vengeance*, avoit fourni le sujet d'un Opéra-Comique, en un acte, en prose, mêlé de vaudevilles, que firent ensemble Le Sage et d'Orneval, et qui fut joué à la Foire Saint-Germain, en 1716, sous le même titre de *L'Ecole des Amans*. C'est ce qui donna l'idée de cette Comédie à Joly. Elle eut quinze représentations de suite.

Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de*

Paris, et le Chevalier de Mouhy, dans son *Histoire abrégée du Théatre François*, citent cette Piece comme « contenant un comique noble, des expressions pures et une versification aisée. » Ce dernier prétend même « qu'il est étonnant que l'on ne joue plus cette Comédie. » L'Auteur du *Mercure* d'Octobre 1718, dit que « Joly, par sa Comédie de *L'Ecole des Amans*, a détrompé le plus grand nombre des partisans de la Foire, qui croyoient qu'on ne pouvoit plus divertir le Public qu'à force de pointes et d'équivoques. Ces Messieurs, depuis la représentation de *L'Ecole des Amans*, sont revenus, pour la plupart, de ce préjugé si fatal au bon goût et au progrès de la véritable Comédie. Ils conviennent même, à présent, que si les Auteurs Dramatiques avoient tous assez de talent pour orner la scene françoise de Pieces semblables à la Comédie de *L'Ecole des Amans*, les Spectacles de la Foire seroient moins fréquentés, » ajoute l'Auteur du *Mercure*.

Mesdemoiselles Dangeville et Desmares jouerent, dans la nouveauté, les rôles de Lucile et de Lisette; Quinault, l'aîné, et Poisson, le fils,

ceux de Valere et d'Éraste, et Poisson, le pere, et Duchemin, ceux de Scapin et de Frontin.

« Le 4 Avril 1731, les Comédiens remirent *L'Ecole des Amans* avec autant d'agrément qu'en 1718, » disent encore les freres Parfaict ; et l'Auteur du *Mercure* d'Avril 1731 s'exprime ainsi sur cette reprise :

« On revoit *L'Ecole des Amans* avec un extrême plaisir ; car outre que c'est un très-bon Ouvrage, dont les honnêtes gens et les gens d'esprit et de goût font beaucoup de cas, on peut dire que cette Piece est jouée dans la plus grande perfection ; le rôle de Valere, par Quinault et Dufresne ; celui de son rival, par Grandval ; ceux de Lucile et de sa suivante, par les Demoiselles Labate et Quinault ; celui de Scapin, toujours par Poisson, et celui de Frontin, par Montménil. »

Fuzelier donna le 11 Juin 1745, à l'Opéra, un Ballet en trois actes, avec Prologue, sous le même titre de *L'Ecole des Amans*, Musique de Niel ; mais qui n'a rien de commun que le titre avec la Comédie de Joly, non plus qu'avec l'Opéra-Comique de Le Sage et d'Orneval. Ce

dernier est le sujet de féerie même du *Palais de la vengeance* de Madame de Murat, mis en action. Cette action ressemble assez à celle de Joly; mais les personnages en sont pris dans le merveilleux; et les trois actes du Ballet de Fuzelier sont, *L'absence surmontée*, *la grandeur sacrifiée*, *et la constance couronnée.* Cet Opéra fut remis l'année suivante, 1745, avec une nouvelle entrée intitulée *Les sujets indociles.*

L'ÉCOLE DES AMANS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS,

PAR JOLY;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 18 Octobre 1718.

A

PERSONNAGES.

LUCILE.

VALERE, amant de Lucile.

ÉRASTE, ami de Valere.

LISETTE, suivante de Lucile.

SCAPIN, valet d'Éraste.

FRONTIN, valet de Valere.

La Scene est à la campagne, dans le Château d'Eraste.

L'ÉCOLE DES AMANS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, SCAPIN.

ÉRASTE.

TANDIS qu'en ce château tout le monde repose,
De ce départ si prompt je t'apprendrai la cause.
J'ai beaucoup à te dire : aussi, de mon côté,
Profitons de la nuit et de l'obscurité.
Mais il faut avant tout que tu me rendes compte
De ce qu'en Normandie a pu faire Géronte,
Le tuteur de Lucile; enfin par quel malheur
La mort nous a ravi ce bon-homme.

SCAPIN.

Monsieur,
Je vais en peu de mots, sans trop vanter mon zele,

Vous rendre de ces faits un compte fort fidele.
Monsieur Géronte et moi nous sommes donc partis
Pour mettre à la raison des chicaneurs maudits,
Des plaideurs bas-Normands, tous parens de Lucile,
Qui s'étoient emparés des biens de la pupile ;
Je ne vous dirai point de quels rusés détours
Ces honnêtes parens se servoient tous les jours
Pour mieux embarrasser toutes les procédures,
Procureurs, avocats, plaidoyers, écritures,
Titres falsifiés, faux sermens, faux témoins,
Tout étoit mis en œuvre : enfin, grace à nos soins,
Après plus de cinq mois de fatigue et de peine,
Dans tous les tribunaux du haut et du bas Maine
Le bon droit de Lucile a détruit leurs projets.
 Moi, pour me délasser, parmi tant de procès,
J'étois dans ces cantons amoureux comme quatre,
Et contre mes rivaux il a fallu me battre ;
Et ce bras... Je prétends vous faire une autre fois
Le récit glorieux de mes rares exploits.
 Ayant donc terminé tout à son avantage,
Après tant de travaux, Géronte, en homme sage,
Songeoit à respirer et prendre du repos
Pour visiter ensuite et terres et châteaux,
Lorsqu'un mal, qu'il traita d'abord de bagatelle,
Fut aussi-tôt suivi d'une fievre mortelle.
Justement alarmé, j'appelle du secours,
Deux savans médecins, en moins de quatre jours,
Pour abréger le mal, et, suivant leur usage,
Ont fait mourir Géronte, à la fleur de son âge.

ÉRASTE.

Sans doute qu'il aura récompensé tes soins ?

SCAPIN, *lui donnant un papier.*

Lisez, vous allez voir.

ÉRASTE, *après avoir lu.*

Il pouvoit donner moins.

Mille écus!

SCAPIN.

Est-ce trop ?.... Étant donc légataire

Je prétends, au plutôt....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Quoi! que prétends-tu faire ?

SCAPIN.

Me donner à Lisette.

ÉRASTE.

Elle a beaucoup d'appas,

L'esprit enjoué, vif, et Lucile en fait cas.

J'approuve fort ton choix, et même je t'assure

Que cet hymen ici pourroit bien se conclure,

Dans ce jour.

SCAPIN.

Dès ce jour ? Le projet est fort beau!

Lisette est à Paris.

ÉRASTE.

Elle est dans ce château,

Et ton ami Frontin y demeure avec elle,

Depuis un mois entier.

SCAPIN, *à part.*

La fâcheuse nouvelle!

ÉRASTE.

Tu parois interdit! Qui te fait tant rêver ?

SCAPIN.

L'hymen est commencé! Frontin peut l'achever.
Je pense humainement et juge par moi-même.
Ma foi! je rirois bien de sa sottise extrême
S'il n'avoit employé ce tems qu'à discourir!

ÉRASTE.

De cette opinion je prétends te guérir.

SCAPIN.

Vous aurez de la peine!

ÉRASTE.

Il me sera facile.
Lisette a dans ces lieux accompagné Lucile.

SCAPIN.

Mais pourquoi ce Frontin se trouve-t-il ici?

ÉRASTE.

Il a suivi Valere.

SCAPIN.

Eh! quoi, Valere aussi?

ÉRASTE.

Veux-tu bien m'écouter?

SCAPIN.

Parlez, je vous écouté!

ÉRASTE.

Scapin, cette aventure est étrange, sans doute;
Même à moins que la voir on ne la croira point.
Valere, à qui tu sais que l'amitié me joint,
Après l'éloignement du tuteur de Lucile
Trouva dans sa maison un accès plus facile:
Tous deux, d'un fort amour également épris,
Formerent le dessein d'abandonner Paris,

Et d'aller dans un lieu solitaire et tranquille,
De l'amour (disoient-ils) le véritable asyle,
Goûter le seul plaisir de se voir, de s'aimer,
D'y borner tous leurs vœux, et de s'y renfermer,
Comptant que l'on pouvoit sans desirs, sans envie
Employer à s'aimer tout le tems de sa vie.
Je fus le confident de ce projet nouveau,
Et, comme ami commun, leur offris ce Château.
J'accompagnai leurs pas, applaudissant sans peine
Cette idée, ou plutôt cette chimere vaine;
Et, fidele témoin de ces rares amours,
Je n'ai quitté ces lieux que depuis quatre jours.
Tout prêt à terminer une importante affaire,
Ton retour me ramene.

SCAPIN.

Y font-ils bonne chere?

ÉRASTE.

Sans doute pour cela le pays est très-bon.
Des vins les plus exquis ample provision:
Rien ne manque.

SCAPIN.

A ce prix, sans desirs, sans envie
Je passerois ici tout le tems de ma vie.
Bonne chere, bon vin, séjour délicieux,
Jeunes beautés, sur-tout: on ne peut être mieux.

ÉRASTE.

Je laisse à ton esprit liberté toute entiere,
Et tu peux t'égayer sur semblable matiere.

SCAPIN.

Elle fournit assez ; et bien d'autres, je croi,
Sur un pareil sujet penseroient comme moi.

ÉRASTE.

Quand je connoîtrois moins et Lucile et Valere,
Je suis trop éloigné du préjugé vulgaire,
Et ne crois point l'Amour un Dieu dont le pouvoir
Chasse de tous les cœurs l'honneur et le devoir.

SCAPIN.

Si l'on vous entendoit tenir un tel langage,
On vous croiroit sorti de quelque antre sauvage,
Ou bien aveugle né.

ÉRASTE.

Je vois tout, j'entends tout;
Et c'est là ce qui met ma patience à bout.
J'enrage quand je vois les moindres apparences
Faire naître aussi-tôt d'affreuses médisances,
Et d'horribles couleurs peindre le plus souvent
De deux jeunes amans le commerce innocent....
Mais laissons ce discours qui m'échauffe la bile.
Enfin je vais savoir si Valere et Lucile,
Constans dans leur amour et maîtres de leurs vœux,
Consentent que l'hymen les unisse tous deux.
A l'égard de Lucile, et son sexe et son âge
Veulent que sous ses loix sans peine elle s'engage ;
Pour Valere, ennemi d'un tel engagement,
Je doute qu'il ait pu changer de sentiment;
Mais ce qui me surprend, c'est ce même Valere,
Dont je connois l'humeur inconstante, légere,
D'ailleurs homme d'esprit, il le faut avouer;

Mais qui toujours du sexe a voulu se jouer,
Portant par-dessus tout l'amour-propre à l'extrême,
Incapable d'aimer, pour trop s'aimer lui-même,
Et je ne conçois pas comment dans ce séjour
Il languit si long-tems dans les fers de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois point encore ou tout ceci nous mene.

ÉRASTE.

Je n'ai que peu de bien.

SCAPIN.

La chose est très-certaine.

ÉRASTE.

Lucile en a beaucoup.

SCAPIN.

Grace au Ciel, m'y voilà.
Vous voulez l'épouser?

ÉRASTE.

Justement, c'est cela.
Je prétends, si je puis, accroître ma fortune,
Satisfaire des gens dont l'aspect m'importune,
Et rétablir enfin les biens de ma maison:
Tout m'en fait une loi, l'amour et la raison.

SCAPIN.

Oui; mais, Seigneur Éraste, à vous parler sans feindre,
Tout bien considéré, n'avez-vous rien à craindre?
Ne redoutez-vous point ce séjour écarté,
Où l'on se voit sans cesse en pleine liberté?
Malgré vos beaux discours, j'en appelle aux usages;
Et s'il m'étoit permis de prendre les suffrages

J'aurois toutes les voix.... Mais baste ! poursuivons.
Sur un pareil sujet en vain nous disputons.

ÉRASTE.

Sous ces arbres épais je vois quelqu'un paroître.
Le jour est déja grand, et je crois reconnoître....
C'est Lisette.

SCAPIN.

Et je vois le trop heureux Frontin.

SCENE II.

LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE, SCAPIN.

LISETTE, *à Frontin, sans voir Eraste.*

DIS-MOI pourquoi ton maître est sorti si matin ?

FRONTIN.

Je ne sais.

LISETTE, *apercevant Eraste.*

Mais que vois-je?... Ah! Monsieur, c'est vous-même.
Nous sommes, sans mentir, dans une peine extrême.
Vous venez à propos.

ÉRASTE.

Ah ! Lisette, bon jour.

FRONTIN, *à Scapin.*

Serviteur.

SCAPIN.

Serviteur.

ÉRASTE.

Eh ! bien, dans ce séjour
Comment se porte-t-on ?

LISETTE, *apercevant Scapin.*

(*A part.*)

Très-bien.... A cette vue
Je tremble, je frémis.

ÉRASTE.

Tu me parois émue ?

LISETTE, *bas.*

Ce n'est pas sans sujet ! et Scapin, que je voi,
M'inquiete très-fort, et me glace d'effroi.

ÉRASTE.

Si de ses sentimens on t'avoit informée
De son heureux retour on te verroit charmée.

SCAPIN, *à Frontin.*

Un si bel embompoint et des traits si charmans
Ne peuvent qu'inspirer de tendres sentimens !

FRONTIN.

Scapin s'est bien formé dans la galanterie !

SCAPIN.

Assez. Quand on revient de basse Normandie
On a l'air du beau monde et l'esprit fort orné.

ÉRASTE.

Pourquoi cette humeur triste et cet air consterné ?

SCAPIN, *à Lisette.*

Dis-moi, dois-je imputer un si morne silence
Au plaisir de me voir, après six mois d'absence ?

LISETTE.

Scapin, de ton retour je me réjouis fort.
Géronte est-il aussi de retour?

SCAPIN.

Il est mort.

ÉRASTE.

Oui, je viens à Lucile en porter la nouvelle.

LISETTE.

Il est mort! hâtons-nous de nous rendre auprès d'elle.
Venez, Seigneur Éraste... Ah! je respire enfin.
Certes, j'avois grand peur!

ÉRASTE.

Mais il est trop matin.

LISETTE.

Non, vous dis-je; venez, sans tarder davantage.
(*Eraste et Lisette sortent.*)

SCENE III.

SCAPIN, FRONTIN.

SCAPIN.

MA foi! je suis charmé de te voir bon visage!
Quelle santé!

FRONTIN.

Tu vois, je me porte assez bien?
Dans cet heureux pays il ne me manque rien.
Je l'ai trouvé d'abord et triste et solitaire;

Mais

Mais enfin le repos avec la bonne chere
Dissipent mes ennuis.

SCAPIN.

Eh ! quoi donc, entre nous,
N'avois-tu point ici de passe-tems plus doux ?

FRONTIN.

Je n'en connois point d'autre. Ennemi de la peine,
Je ne suis point chasseur, par fois je me promene.

SCAPIN.

Cependant des amans l'air est contagieux.
Je suis fort pénétrant et je lis dans tes yeux....
Oh ! çà, Frontin, dis-moi la chose avec franchise.
Ne fais point le discret.

FRONTIN.

Que veux-tu que je dise ?
Tu peux m'interroger, je parle sans détour.

SCAPIN.

Quand Lucile et Valere, entraînés par l'amour,
Se sont ici rendus, Frontin, seul insensible,
N'étoit-il point.... Eh !

FRONTIN.

Quoi ? deviens intelligible.

SCAPIN.

Étois-tu de Lisette amoureux ?

FRONTIN.

A-peu-près.

SCAPIN.

A-peu-près ?

FRONTIN.

Oui ; tu sais que nous autres valets

De nos maîtres en tout imitateurs serviles,
Copistes excellens, ou singes très-habiles,
Nous ne nous attachons qu'à prendre leurs défauts ?

SCAPIN.

Oui, vraiment, je le sais.

FRONTIN.

Par cet avant-propos
Tu dois juger qu'atteint de la même folie,
Étant seul, et trouvant Lisette assez jolie,
J'ai voulu soupirer, et vivre aussi d'amour.

SCAPIN.

Mauvaise nourriture !

FRONTIN.

Il est vrai, chaque jour
Je devenois si maigre et si have qu'à peine
On m'auroit reconnu. Que la fievre quartaine
Me serre si jamais je deviens amoureux !
Non, je ne suis point fait pour être langoureux ;
Gens de grand appétit, bon vin et bonne table,
Voilà le vrai parti d'un homme raisonnable,
Et c'est aussi celui que j'ai pris, pour toujours.

SCAPIN.

C'est bien fait. Et combien ont duré tes amours ?

FRONTIN.

Huit jours. Pendant ce tems combien d'impertinences,
De soupirs, de sanglots, de vers, d'extravagances !
J'imitois les Bergers, je courois les forêts,
Les échos répondoient à mes tristes regrets.

SCAPIN.

Comment diantre !

FRONTIN.

J'avois la tête si remplie
De Roland, de Médor, d'Astrée et de Clélie,
Que je leur ressemblois.

SCAPIN.

J'aurois voulu te voir.

FRONTIN.

Des habitans du lieu tu pourras le savoir.
Je passois pour un fou dans tout le voisinage....
Mais tandis qu'en ces lieux Valere peste, enrage,
Moi Frontin, très-sensé, sans chagrin, sans ennui,
Je suis plus raisonnable et plus heureux que lui.

SCAPIN.

Ah! que me dis-tu là? Se peut-il que Valere
Soit en effet chagrin?

FRONTIN.

Ce n'est pas mon affaire.
Je suis peu curieux. Il est des plus discrets,
Ne dort point, sort, va, vient et ne parle jamais;
Je ne sais qu'en penser.

SCAPIN.

Peut-être qu'il s'ennuie?
Et depuis quand, frappé de cette maladie,
A-t-il si fort changé?

FRONTIN.

Depuis trois jours, au plus.

SCAPIN, *à part.*

Fort bien, nos soins pourront n'être pas superflus.

SCENE IV.

LISETTE, SCAPIN, FRONTIN.

LISETTE.

Scapin.

SCAPIN.

Que me veut-on ?

LISETTE.

Entre, Éraste t'appelle.

SCAPIN.

(A Frontin.)

J'y cours.... Jusqu'au revoir.

(Il sort.)

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Pour prix de sa nouvelle
Il faut le regaler.

LISETTE.

Reviens ; l'ordre est donné :
Tu le joindras bientôt. N'as-tu rien deviné

Du parti que ton maître à la fin pourra prendre ?
Il devient chaque jour moins empressé, moins tendre.

FRONTIN.

Je m'embarrasse peu du sort de ces amans.
Au gré de mes souhaits je passe ici mon tems ;
La crainte d'en partir fait ma plus grande peine.
Je m'y trouve très-bien !

LISETTE.

Ta crainte n'est point vaine.
Lucile veut enfin retourner à Paris.

FRONTIN.

Quoi ! si-tôt ?

LISETTE.

D'aujourd'hui le dessein en est pris.
De son appartement elle est aussi sortie,
Pour donner un champ libre à sa mélancolie....
Mais je les vois tous deux.

SCENE VI.

LUCILE, VALERE, LISETTE, FRONTIN.

(*Lucile entre par un côté du Théatre, et Valere par l'autre.*)

VALERE, *à Lucile.*

Ah ! Madame, c'est vous ?
Vous vous promenez donc ?

LUCILE.

Le tems m'a paru doux.
Les jours sont encor beaux, quoique l'hiver commence.

VALERE.

Que dites-vous d'Éraste et de sa négligence ?
Il ne devoit rester que deux jours à Paris.

LUCILE.

Il en faut accuser son procès, ses amis.

VALERE.

Je trouve ce château, n'en déplaise à son maître,
Situé dans un lieu trop desert, trop champêtre.

LUCILE.

Il a ses agrémens.

LISETTE.

Il est vrai que ces lieux,
Qui ne sont pas pourtant dans le fond ennuyeux,
Font naître une tristesse....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Ah ! quelle erreur extrême !
Est-il quelque lieu triste où l'on voit ce qu'on aime ?

VALERE, *à Lucile.*

Je vous l'avois bien dit, Frontin est très-plaisant,
Soit jargon d'Opera, soit style de Roman,
Il les possede mieux qu'homme qui soit en France.

LISETTE.

J'en ai fait mon bouffon.

FRONTIN.

Cet emploi d'importance
Me fait beaucoup d'honneur !

VALERE, *à Lucile.*

Je pense, en ce moment,
Qu'une terre éloignée a bien peu d'agrément :
Il semble qu'on renonce au commerce du monde.

LISETTE.

Oh ! vive une guinguette où tout Paris abonde.

VALERE.

Ne pense pas railler ! ces réduits sont plaisans,
Soit par ceux qu'on y voit, soit par mille incidens.
On y sait d'un chacun les intrigues galantes ;
On en apprend aussi des plus divertissantes !

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'il faut dans ce séjour,
Suivant votre projet, ne parler que d'amour ?
Tout seconde vos vœux, rien ne vous importune.
Nul obstacle.

VALERE, *tirant ses tablettes, et les regardant.*

Combien avons-nous de la lune ?

FRONTIN.

On lit dans l'almanach des traits bien curieux !

LISETTE.

Hier tems variable, aujourd'hui nébuleux.

VALERE.

Oui, justement.

LUCILE.

Quoi donc ?

VALERE.

Cela fait trois quinzaines.
Depuis notre départ je compte six semaines.

LUCILE.

Oui, je le croirois bien.

LISETTE.

Moi, je compte un peu mieux,
Et vois qu'en ce calcul vous vous trompez tous deux.
Nous sommes tous partis le premier de Novembre.
D'aujourd'hui seulement nous entrons en Décembre;
Et je n'ai pas besoin d'almanach, Dieu merci,
Pour voir que nous n'avons été qu'un mois ici.

VALERE.

Qu'un mois?

LUCILE, *à Lisette.*

Qu'un mois, Lisette?

LISETTE.

Eh! oui, qu'un mois, vous dis-je.

FRONTIN.

Comme le tems se passe!.... Ah! que cela m'afflige!

LISETTE.

Oh! je trouve pour moi qu'il va fort lentement.
(*Bas, à Lucile.*)
Un homme vous attend dans votre appartement.

LUCILE.

Et qui?

LISETTE.

Scapin.

LUCILE.

(*A Valere.*)
Ah! Ciel!... Pardon; si je vous laisse.
(*Elle sort, avec Lisette.*)

SCENE VII.

VALERE, FRONTIN.

FRONTIN.

Que vous avez parlé d'amour et de tendresse !

VALERE, *à part.*

Non, il n'est point d'état plus triste que le mien.
Ah ! je devois du moins, durant notre entretien,
(*A Frontin.*)
Lui déclarer.... Frontin.

FRONTIN.

Monsieur.

VALERE.

Dans cet instant.
Il faut partir.

FRONTIN.

Qui ?

VALERE.

Toi.

FRONTIN, *à part.*

(*A Valere.*)
J'enrage !.... Cependant,
Si vous vouliez encor....

VALERE, *l'interrompant.*

Je suis las de t'entendre.
Dans ce même moment pars, dis-je, et va m'attendre....
Le tems presse, sortons; et prenons, au plutôt,
Pour nous tirer d'ici, les mesures qu'il faut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Quoique notre dessein ait été téméraire,
Nous sortons assez bien d'une méchante affaire;
Il le faut avouer, et Géronte au tombeau
Nous soulage aujourd'hui d'un fort pesant fardeau.
En effet, qu'auroit dit cet homme prude et sage,
S'il eût à son retour appris notre voyage,
Et quel voyage encore!

LUCILE.

Est-il si criminel?

LISETTE.

Bien qu'il ne le soit pas, sans doute, il l'eût cru tel;
Car il en a du moins toutes les apparences.
Le bon-homme eût tiré de belles conséquences!
Dans sa juste colere, il eût, avec raison,
Sermoné, chapitré, de la bonne façon,
La pupile d'abord, et moi la gouvernante,
De qui la complaisance un peu trop imprudente....

LUCILE, *l'interrompant.*

Oh! finis ce discours, et changeons d'entretien.
Est-il quelque bonheur qui soit égal au mien?
Je n'ai plus de tuteur, je deviens ma maîtresse,
J'ai quelques agrémens, du bien, de la jeunesse,
En faut il davantage? et peux-tu concevoir
Un état plus heureux?

LISETTE.

Non, mais je dois savoir
Que l'amour à vos yeux, j'entends dans sa naissance,
Sur ces biens si vantés avoit la préférence,
Que Valere lui seul vous tenoit lieu de tout,
Et que plus de cent fois ma patience à bout
A pesté contre vous d'une telle pensée.

LUCILE.

Lorsque d'un fort amour on a l'ame blessée,
Lisette, on peut le croire.

LISETTE.

On pourroit penser mieux.
Depuis que la raison a dessillé vos yeux,
Comment vous trouvez-vous? dites que vous en semble?

LUCILE.

Je ne puis le nier, l'amour en soi rassemble
Le plus parfait bonheur, les plus charmans plaisirs,
Et remplit de nos cœurs les plus vastes desirs:
Oui, lui seul nous suffit; et notre ame charmée
Préfere la douceur d'aimer et d'être aimée
A tout ce qu'à son gré favorable aux humains
La fortune ici-bas prodigue à pleines mains.
De cette illusion la puissance est si forte,

Et

Et par tant de moyens nous flatte et nous transporte
Qu'elle ne permet pas de penser autrement.

LISETTE.

Le style est magnifique, et l'éloge charmant !
On ne peut mieux louer ! Bien des gens, à vrai dire,
Parlent différemment de l'amoureux martyre ;
Mais n'entrevois-je point un mystere caché ?
Cet éloge n'est pas d'un cœur bien détaché.

LUCILE.

Quand je te parle ainsi, Lisette, tu dois croire
Que cet éloge même intéresse ma gloire,
Que d'un pareil bonheur par lui seul j'ai joui,
Qu'en effet j'aurois tort de me plaindre de lui,
Et que, sous son pouvoir ayant été réduite,
Je dois justifier l'erreur qui m'a séduite.

LISETTE.

Moi, sans justifier l'amour et mon erreur,
Car de vous imiter je me fais un honneur,
Je dirai que ce bien est un bien chimérique,
Que l'on est en aimant triste, mélancolique,
Que ces regards mourans, ces sanglots, ces soupirs
Ne sont point à mon gré de solides plaisirs.
Je crois qu'à soupirer l'une et l'autre occupées,
Novices en amour, nous nous sommes trompées.

LUCILE.

Je ne te comprends point.

LISETTE.

Vous le saurez un jour.

LUCILE.

Peut-être.

LISETTE.

Vous riez ?

LUCILE.

Parlons de mon amour.
Enfin j'ai donc aimé ? Si c'est une foiblesse,
On ne peut l'imputer du moins qu'à ma jeunesse.
D'ailleurs, puisque Valere a fait naître mon feu,
Il peut m'être permis d'en faire un libre aveu,
Et j'ai pour sûrs garans d'une telle conduite
Sa naissance, son bien, son rang et son mérite.

LISETTE.

Ces titres sont fort beaux ; mais sont-ils suffisans
Pour nous mettre à l'abri des discours médisans ?
Car enfin, entre nous, l'aventure est gaillarde !

LUCILE.

Alors qu'on aime bien à tout on se hasarde,
On n'examine rien, on suit sa passion.

LISETTE.

Je le sais. Quel caprice, ou bien quelle raison
Détruit ces sentimens ? je voudrois bien l'apprendre.

LUCILE.

Ce changement n'est pas difficile à comprendre.
Quoi ! vivre tête-à-tête et se voir tous les jours,
N'entendre, ne tenir que les mêmes discours,
Ignorer tout le monde ?

LISETTE.

Et s'en voir ignorée ?

LUCILE.

Etre dans un château sans cesse retirée,
Donner à se parer et son tems et ses soins ?

LISETTE.

Et n'avoir tout au plus que deux yeux pour témoins,
Ou quelque oiseau perché sur une palissade?

LUCILE.

Et se trouver enfin seule à la promenade;
N'est-ce pas un plaisir insipide, ennuyeux?

LISETTE.

Oui, ce genre de vie est triste et sérieux,
Et par lui de l'amour on doit être guérie.
Avouez maintenant qu'il faut que dans la vie
Nos vœux libres jamais ne soient ainsi bornés;
Et que divers plaisirs, l'un à l'autre enchaînés,
Doivent se succéder et remplir notre attente?
Je n'ai jusqu'à présent été qu'une innocente:
Je prétends mieux user du tems à l'avenir;
Et si jamais d'amour on vient m'entretenir....

LUCILE, *l'interrompant.*

Eh! bien, que feras-tu? tu seras assez folle
Pour en user de même?

LISETTE.

Oh! non, sur ma parole!
On ne doit s'abuser que la premiere fois.

LUCILE.

Instruisons à présent Éraste que je vois.

SCENE II.

ERASTE, SCAPIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Éraste, pardonnez si j'use avec franchise
De cette liberté que vous m'avez permise ;
Mais, n'ayant pu prévoir un changement pareil,
Sur tous mes intérêts j'ai besoin de conseil.

ÉRASTE.

Madame, de ce soin je me charge avec joie,
Et j'en rendrai bon compte à celle qui m'emploie.
Mais, puisqu'un autre soin me ramene en ces lieux,
Témoin de vos amours, sans être curieux,
Je puis vous demander si pendant mon absence
Ce rare et grand projet d'amour et de constance
A réussi, Madame, au gré de vos souhaits ?

LISETTE.

Bien souvent dans la vie on fait de beaux projets,
Mais l'exécution en est bien difficile !

ÉRASTE, *à Lucile.*

Daignez m'en informer, adorable Lucile....
Vous ne répondez point ! que dois-je présumer ?
N'aimez-vous pas toujours, ou cessez-vous d'aimer ?

LISETTE.

Devinez.

ÉRASTE.

Moi ?

LISETTE.

Vous-même.

ÉRASTE.

En vérité, Lisette,

Je ne le puis.

LISETTE, *à Lucile.*

Et vous, qui faites la discrette,

Ne l'instruirez-vous point ?

LUCILE.

Je ne le puis aussi,

Et je vais m'éloigner.

LISETTE.

Non, demeurez ici.

ÉRASTE, *à Lucile.*

Si cet aveu, Lucile, et vous gêne et vous blesse,

Je ne l'exige plus.

LISETTE, *à Lucile.*

Faut-il tant de finesse

(*A Eraste.*)

Pour faire un tel aveu ?.... Sachez, en peu de mots,

Que ces projets d'amour, qui nous sembloient si beaux,

Sont devenus si laids, si laids qu'on ne peut dire

Si l'on en doit pleurer, ou si l'on en doit rire.

ÉRASTE, *à Lucile.*

O Ciel ! est-il possible !

LUCILE.

Il est vrai ; j'en rougis.

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ? Cet usage est permis.

Il le fut de tout tems, j'en réponds sur ma vie.
Rougissez bien plutôt d'avoir eu la manie....

LUCILE, *l'interrompant.*

Eh ! de grace, finis, Lisette; laisse-nous,
Et pour un autre tems réserve ton courroux.

LISETTE.

J'y consens volontiers; mais il faut me promettre
Qu'à mes ordres, en tout, vous voudrez vous soumettre.

LUCILE.

Eh! bien, puisqu'il le faut, va, je te le promets.

LISETTE.

Vous pouvez à présent discourir, je me tais.

LUCILE.

Éraste, je vais donc vous faire confidence
De l'état de mon cœur et de mon imprudence;
Car je ne prétends point envers vous m'excuser,
Quoi qu'on puisse à mon âge aisément s'abuser,
Sur-tout lorsque l'amour en entrant dans notre ame,
Pour la premiere fois y porte un trait de flamme,
Et mêle avec ce trait ces folles visions
Qui jusqu'en nos esprits font des impressions.
C'est vous en dire assez pour vous faire connoître
Que tout ce grand amour que Valere a fait naître,
Effacé comme un songe, est éteint dans mon cœur.

ÉRASTE.

Et Valere, Madame, a-t-il su son malheur ?

LUCILE.

Non, je dois présumer, Éraste, qu'il l'ignore :
Trompé par l'apparence, il croit que j'aime encore.

Comme il est votre ami, s'il a cessé d'aimer,
Il ne manquera pas de vous en informer.
Sachez ses sentimens et venez me les dire.
Vous connoissez les miens, vous pouvez l'en instruire.
Il doit venir. Je sors, afin qu'en liberté
Vous puissiez de son cœur tirer la vérité.
Adieu, je vous attends.

(Elle sort.)

SCENE III.

ÉRASTE, LISETTE, SCAPIN.

SCAPIN, *à Lisette, qui veut suivre Lucile.*

Arrête un peu, Lisette.
Du retour du tuteur tu n'es plus inquiete ?

LISETTE.

Je ne suis pas remise encor de ma frayeur....
(A Eraste.)
Qu'est ce donc ? qu'avez-vous ? Vous êtes tout rêveur ?

ÉRASTE.

Il est vrai, je le suis. Ce que je viens d'apprendre....

LISETTE, *l'interrompant.*

Est fort dans la nature, et doit peu vous surprendre.
Le projet insensé de nos jeunes amans
Auroit pu réussir peut-être au bon vieux tems;
Encor j'en doute fort. Quelle étrange folie !

Croire pouvoir aimer tout le tems de sa vie,
Et la même personne !.... Oh ! cela ne se peut.

SCAPIN.

Tu raisonnes fort juste ! Il est vrai qu'on le veut ;
Mais cette volonté, qui se croit la plus forte,
Trouve une volonté qui sur elle l'emporte,
Et qui dans un instant triomphe sans effort....
Écoutez bien ceci.... Pour les mettre d'accord....
La raison intervient, se rit de la premiere,
Et n'ose toutefois condamner la derniere ;
Car elle sait trop bien que, depuis très long-tems....
Enfin voilà pourquoi l'on voit tant d'inconstans.

LISETTE.

Scapin, sans te flater, la conséquence est belle !

SCAPIN.

Je la soutiens, et vais....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Laissons la bagatelle.

(*A Lisette.*)

Lisette est mon amie ? Oserois-je aujourd'hui
Auprès de sa maîtresse implorer son appui ?

LISETTE.

Je sais vos sentimens, et je suis occupée
A venger hautement votre flamme trompée.
Vous ne l'ignorez pas ? Ce fut contre mon gré
Qu'on écouta Valere, et qu'il fut préféré.
En vain à ce dessein je me suis opposée ;
Mais, puisqu'heureusement elle est désabusée,

J'en viendrai bien à bout, reposez-vous sur moi....
Valere vient.... Rentrons.

ÉRASTE.

Je m'abandonne à toi.
(*Lisette et Scapin sortent.*)

SCENE IV.

VALERE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

PERMETS qu'en t'embrassant je te marque ma joie.

VALERE.

Il se peut donc, ami, qu'enfin je te revoie?
Que tu viens à propos! et que j'ai souhaité
Ce fortuné moment où mon cœur agité
Dans le sein d'un ami brûle de se répandre!

ÉRASTE.

Valere à ce discours je ne puis rien comprendre.
Du trouble où je te vois, au moins, dans ce séjour,
Je ne puis accuser que Lucile ou l'amour?

VALERE.

Je ne dois, ni ne puis me plaindre de Lucile....
Mais il faut l'avouer, l'homme est bien imbécille
Lorsqu'il croit à son gré régler ses sentimens,
Lui dont le cœur rempli de divers mouvemens
Suit un jour une idée, ensuite la rejette,
Varie incessamment dans tout ce qu'il projette,

Foible, injuste, jaloux, tout lui plaît en autrui,
N'aime, n'estime rien de ce qu'il a chez lui,
Prend toujours le parti le plus déraisonnable,
Et n'est jamais deux jours à soi-même semblable.

ÉRASTE.

Ce discours philosophe, et ce ton sérieux
Font qu'a peine j'en crois au rapport de mes yeux.
Ne me trompé-je point ? est-ce bien toi, Valere ?

VALERE.

Que l'erreur des amans est stupide et grossiere !
Égarés, transportés dans les premiers momens
Ils font, sans y penser, mille indiscrets sermens :
Tout leur paroît facile; et leur ame charmée
S'engage, et promet tout à la personne aimée.
De tous leurs entretiens l'ordinaire discours
Consiste à se jurer qu'ils s'aimeront toujours,
Que les plus beaux objets, les fortunes brillantes
N'ébranleront jamais des ardeurs si constantes,
Et qu'ils les porteront jusques dans le tombeau.
L'amour est un transport qui trouble le cerveau;
C'est une fievre ardente, un violent délire,
Un air empoisonné que la raison respire,
Dont tout homme sensé devroit se garantir.

ÉRASTE.

Valere, apparemment tu veux te divertir ?

VALERE.

Non; sérieusement je dis ce que je pense;
Et, de plus, j'en ai fait la triste expérience.

ÉRASTE.

Permets-moi d'en douter, malgré ce que j'entends.

Quoi ! ces transports si vifs, ces feux si violens,
Dont l'immortalité sembloit être assurée,
Ont à peine d'un mois égalé la durée ?
Au bout de quatre jours en ces lieux ramené,
Loin de te retrouver tendre et passionné,
Que dis-je ? mille fois plus amoureux encore,
C'est peu qu'un noir chagrin t'agite et te dévore,
Je te vois de l'amour ennemi déclaré ?
A cet événement j'étois peu préparé ;
Ce changement m'étonne !

VALERE.

Ami, jamais une ame
N'a senti les transports d'une plus vive flamme ;
Jamais plus digne objet n'alluma tant d'amour :
Plutôt que la quiter j'aurois perdu le jour.
En voit-on qui comme elle ensemble réunisse
L'esprit et la beauté, sans humeur, sans caprice,
Un aimable entretien, de nobles sentimens,
Un esprit détaché des vains amusemens,
Un savoir agréable, un jugement solide,
Un goût juste et certain et que la raison guide,
Et possédant sur-tout l'art de plaire et d'aimer ?

ÉRASTE.

Croirois-je qu'elle ait pu cesser de te charmer
Lorsque ton cœur en garde une si belle idée ?
Non, de la même ardeur ton ame est possédée ?

VALERE.

Tu te trompes.

ÉRASTE.

Comment ?

VALERE.

A parler sans détour,
Je l'estime beaucoup; mais je n'ai plus d'amour.

ÉRASTE.

Je ne m'étonne plus si d'un style énergique
Tu peignois des amans le dessein chimérique.

VALERE.

Il est vrai, j'ai donné dans cette vision :
Rien ne m'a tant flatté que cette passion;
De ses charmes trompeurs l'ame comme enivrée,
Ami, j'aurois couru de contrée en contrée.
Quel espoir m'a suivi dans ces lieux écartés !
Quel comble de plaisir et de félicités
S'offrit à mon idée en quittant tout le monde !
Mais....

ÉRASTE.

Poursuis.

VALERE.

Cher ami, l'erreur est sans seconde
Lorsqu'on croit que l'amour sans les autres plaisirs
Peut seul nous satisfaire, et remplir nos desirs.
Je ne puis le nier, Lucile est adorable,
Même, si tu le veux, elle est incomparable;
Mais je puis en tout tems la voir et lui parler,
Ni rivaux, ni tuteur ne viennent me troubler.
Dans un si triste état l'amour perd tous ses charmes;
C'est un Dieu de tumulte, et de trouble et d'alarmes:
Il faut pour l'arrêter manquer aux rendez-vous,
Etre sans cesse en proie à des soupçons jaloux,
Que le dépit nous chasse, et l'espoir nous ramene,

Qu'un

Qu'un monde de rivaux nous traverse et nous gêne,
Sans quoi l'amour languit, et, prompt à s'envoler,
Ne connoît plus la voix qui veut le rappeler.

ÉRASTE.

Ce portrait est fort beau !

VALERE.

Dis plutôt véritable.
Si de mes jours j'essuie aventure semblable !....

ÉRASTE.

Je te plains.

VALERE.

Tu le dois. Vois mon égarement !
Je vivois dans le monde avec quelque agrément ;
Très-bien près du beau sexe : enfin, sans flatterie,
J'étois fort renommé dans la galanterie.
Plus aimé qu'amoureux, sans jamais m'engager,
Je goûtois à mon gré le plaisir de changer.
Que je suis bien puni de mon extravagance !
Moi, qui suis ennemi d'une longue constance,
Dans ce maudit château je viens me retirer
Dans l'unique dessein d'aimer, de soupirer !
Je me flattois encor que mon ame ravie
Sous les loix de Lucile à jamais asservie
Y borneroit ses vœux, et feroit de nos jours
Revivre ces amans constans dans leurs amours.
J'ai fort bien réussi !

ÉRASTE.

L'entreprise étoit belle !

VALERE.

Tu peux même ajouter qu'elle étoit très-nouvelle.

Enfin je n'aime plus ; mais je veux désormais
Me mettre dans le monde, où mille et mille objets
A mes premiers regards viendront soudain se rendre,
Sans me faire languir et sans me faire attendre ;
Et sans perdre le tems en frivoles soupirs,
Ami, je les verrai prévenir mes desirs,
Et briguer à l'envi l'honneur de ma conquête.

ÉRASTE.

Tu prends le bon parti.

VALERE.

Fort bien. Ce qui m'arrête
C'est Lucile.

ÉRASTE.

Et pourquoi ?

VALERE.

Je crains de la revoir :
Non, qu'elle ait sur mon ame encore aucun pouvoir ;
Mais je crains....

ÉRASTE.

Que crains-tu ?

VALERE.

Tout ce que l'on doit craindre.
Veux-tu que je la voie et gémir et se plaindre ?
Éraste, épargne-moi de voir ses yeux en pleurs.
Une femme aisément se livre à ses douleurs ;
Et, s'il faut aujourd'hui t'avouer toutes choses,
J'en ai désespéré pour de bien moindres causes.

ÉRASTE.

Ma foi ! je rirois bien si Lucile à son tour....

VALERE, *l'interrompant.*

Non, désabuse-toi, Lucile a de l'amour.
Je n'ose lui parler, de peur de lui déplaire;
Mais je suspends en vain l'aveu que je dois faire.

ÉRASTE.

Eh! bien, par un bonheur que tu n'attendois pas,
Je puis avec un mot finir ton embarras.

VALERE.

Quoi! seroit-il possible? Ah! tu me rends la vie.
Depuis assez long-tems je languis, je m'ennuie,
Et crois que j'en mourrois. Apprends-moi promptement....

ÉRASTE.

Lucile n'aime plus.

VALERE.

Quoi! sérieusement?...
Elle te trompe, Éraste, elle te trompe, dis-je.

ÉRASTE.

A m'imposer ainsi quel intérêt l'oblige?

VALERE.

Te l'a-t-elle dit?

ÉRASTE.

Oui.

VALERE.

Je ne m'attendois pas....

ÉRASTE.

Apprends-moi ce qui peut causer ton embarras?

VALERE.

Lucile n'a point fait cet aveu sans mystere.
Crois qu'il est en amour peu de femme sincere;

Telle sait affecter un tranquille dehors
Qui sent au fond du cœur les plus ardens transports,
Et croit par ce moyen, et son adresse à feindre,
Rallumer d'un amant le feu prêt à s'éteindre.

ÉRASTE.

Je le crois; mais veux-tu qu'elle même à tes yeux....

VALERE.

Je te l'ai dit, le tour est fort ingénieux.
Pour sortir d'embarras j'imagine une voie.
Oui; pour te rendre heureux il faut que je m'emploie.
Lucile est riche, aimable, et son hymen un jour....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Valere, y penses-tu? Lucile a trop d'amour.
L'obstacle à surmonter me paroît difficile....
Mais pour te détromper viens parler à Lucile.

VALERE.

Non, je veux éviter cet éclaircissement.
Daigne m'accompagner dans mon appartement,
Éraste; je prétends te charger d'une Lettre
Qu'à Lucile, à l'instant, tu voudras bien remettre.

ÉRASTE.

Très-volontiers.

VALERE.

Sortons. De ta crédulité
Tu seras bien puni!

ÉRASTE, *à part.*

Toi, de ta vanité!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SCAPIN, *seul.*

Tandis qu'en ce moment, en intrigante habile,
Lisette pour Éraste agit près de Lucile,
Et, sûre du pouvoir qu'elle a sur son esprit,
Emploie en sa faveur son art et son crédit,
Raisonnons un moment sur l'heureuse aventure
Qui me mettra bientôt dans une autre posture.
J'ai joué dans le monde, et depuis fort long-tems,
Sous différens habits, des rôles différens:
J'ai su, sans vanité, m'en tirer avec grace;
Mais dans la vie enfin tout ennuie et tout lasse.
Je ne veux plus servir, riche comme je suis;
Je veux être à présent mon maître, si je puis.
Pour rendre mon destin encor plus agréable,
Je prétends me donner une compagne aimable:
C'est penser sensément.... Sans ce maudit château,
Lisette étoit mon fait.... Mais pourquoi mon cerveau
Va-t-il s'embarrasser d'une vaine chimere?
Éraste, en me parlant tantôt sur cette affaire,

Malgré moi m'a réduit à ne plus raisonner.
D'ailleurs, quoi que je puisse ou croire ou soupçonner...
Je la vois.... La friponne est bien faite et piquante !

SCENE II.

LISETTE, SCAPIN.

LISETTE.

QUE fais-tu-là, Scapin ?

SCAPIN.

Une affaire importante
Me roule dans l'esprit.

LISETTE.

Ne puis-je la savoir ?

SCAPIN.

Auparavant, dis-moi si nous partons ce soir ?

LISETTE.

Oui, pour notre départ enfin tout se prépare.

SCAPIN.

Penses-tu que Lucile aujourd'hui se déclare ?

LISETTE.

Valere de ton maître avance les desseins.

SCAPIN, *à part.*

Je puis être éclairci du malheur que je crains.
Je vais l'interroger; ignorant ma pensée
Elle pourra parler.

LISETTE, *à part.*

Je suis intéressée

(*A Scapin.*)

Dans ses réflexions.... Tu parois inquiet,
Et ne viens point ici rêver seul, sans sujet?

SCAPIN.

(*A part.*)

Il est vrai.... Que lui dire?

LISETTE.

Apprends-moi, je te prie,
Si tu n'aurois point là quelque grain de folie?....
Tu ne me réponds point?

SCAPIN.

Daigne me pardonner.
Mon esprit occupé se plaît à raisonner.

LISETTE.

Toi, l'esprit occupé?

SCAPIN.

Très-occupé, te dis-je.
L'état où je me trouve à mille soins m'oblige.
Lorsque je n'avois rien je m'estimois heureux:
Maintenant que je suis au comble de mes vœux
Le diable incessamment me tourmente et me berce;
Et même une diablesse à mes dépens s'exerce,
Et trouble le repos que je voulois goûter.

LISETTE.

Je te crois un sujet très-bon à tourmenter.

SCAPIN.

Et moi, dans ce métier je te crois fort habile.

LISETTE.

Je puis le devenir.

SCAPIN.

Il n'est pas difficile....
Mais, changeons de propos. Dans ces aimables lieux,
Tous les jours étoient-ils plaisans ou sérieux ?
A quoi t'amusois-tu ? Seule, jeune et jolie,
Et Frontin seul aussi, dont la galanterie
Et l'amour....

LISETTE.

Et l'amour ?

SCAPIN.

Et l'amour.

LISETTE.

Oui, fort bien;
Mais qu'entends-tu par-là ?

SCAPIN.

J'entends....

LISETTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Presque rien;
Un mal d'opinion.

LISETTE.

Oh ! je veux qu'on s'explique.
Qu'entends-tu par ce mal ?

SCAPIN, *à part.*

Me voilà sans réplique.

LISETTE.

Réponds, ou je m'en vais.

SCAPIN.

Ce mal d'opinion
Est très-vieux.

LISETTE.

Eh ! bien, soit, très-vieux ; mais à quoi bon
Ce galimathias ?

SCAPIN.

Je vais me faire entendre.

LISETTE.

Le Ciel en soit loué !

SCAPIN.

Lisette a le cœur tendre ?

LISETTE.

Dis qu'elle a pu l'avoir, et même peu de tems.

SCAPIN.

Peu de tems, ou beaucoup ainsi que je l'entends.
C'est même chose.

LISETTE.

Au fait.

SCAPIN.

Quelle humeur pétulente !
Tandis que mon esprit s'agite et se tourmente,
Tu m'interromps toujours.

LISETTE.

J'ai plus d'esprit que toi.

SCAPIN.

J'aurois tort d'en douter !

LISETTE.

Or sus, écoute-moi.
Je sais, de bonne part, ton dessein, tes scrupules,

Tes insolens discours, tes craintes ridicules,
Et j'en ai beaucoup ri.

SCAPIN.

Mon maître est peu discret.
Je gage que tu sais mieux garder un secret?

LISETTE.

J'entends. Détrompe-toi, je suis franche et sincere.
Je ne le cele point, Frontin à su me plaire.
Devois-je m'ennuyer dans ce maudit château?

SCAPIN.

Et voilà le sujet qui trouble mon cerveau.

LISETTE.

Qu'il soit sain ou malade, il ne m'importe guere.

SCAPIN.

Il ne t'importe pas? Regarde, considere,
Et songe désormais quel sera ton bonheur.

LISETTE.

Tu devrois ajouter que tu me fais honneur.

SCAPIN.

Sur cet article-là n'ayons point de querelle,
Partageons-le entre nous; c'est une bagatelle.
Satisfais seulement mon desir curieux?

LISETTE.

Soit avant, soit après mon séjour en ces lieux....

(*Ne pouvant s'empêcher de rire.*)

SCAPIN.

Poursuis. Eh! bien, tu ris?

LISETTE.

Ta mine me fait rire.

SCAPIN.

Eh ! par pitié, Lisette, acheve de m'instruire !

LISETTE.

En deux mots, car je hais les discours superflus :
Je suis ce que j'étois ; j'aimois, je n'aime plus.

SCAPIN.

Je croirois volontiers le dernier vraisemblable.

LISETTE.

Le premier est encor cent fois plus véritable.

SCAPIN.

Ouais! tu me parles là d'un ton bien résolu !

LISETTE.

C'est que j'ai sur mes sens un pouvoir absolu.

SCAPIN.

Ta raison est très-forte, et ton espece est rare!

LISETTE.

Dis qu'elle doit encor te paroître bizarre.
Bien plus, quand je verrois ensemble réunis
Les hommes les mieux faits, et tous les Adonis ;
Sans ce nœud qui s'appelle entre nous mariage,
Tous, sans en excepter, perdroient leur étalage ;
C'est mon goût.... Si j'avois pensé différemment,
Peut-être j'aurois pu me conduire autrement,
Et vivant dans le monde avec pleine licence,
J'aurois tenté quelqu'un par mon expérience.

SCAPIN.

Avec ces sentimens tu seras, par ma foi !
La fidelle moitié d'un homme tel que moi.

LISETTE.

Lucile vient.... Voyons si son ame rétive
Pourra mettre en défaut mon imaginative.

SCENE III.

LUCILE, LISETTE, SCAPIN.

LISETTE, *à Lucile.*

Qu'avez-vous fait d'Éraste ?

LUCILE.

Il vient de me parler.
Après ce qu'il m'a dit, je ne puis te céler
Que je n'en reviens point ; et je crois que Valere
Pour mettre sur la scene est un bon caractere.

LISETTE.

Je pense qu'on pourroit l'y voir avec plaisir.
Et le vôtre, Madame ?

LUCILE.

Il pourroit réussir ;
Il a son ridicule, et j'avoûrai, sans peine,
Qu'il offre un champ fort vaste à la malice humaine,
Qu'il peut faire parler de rigoureux censeurs
Qui voudront lui prêter de malignes couleurs ;
Mais, m'étant respectée en cette conjoncture,
Je ne dois point enfin redouter la censure.

LISETTE.

Moi, je prétends traiter un sujet si plaisant.

LUCILE.

LUCILE.

Tu rêves?

LISETTE.

Je vaux bien les auteurs d'à présent.

SCAPIN.

Ce n'est pas beaucoup dire!

LISETTE.

Un autre soin me presse.
De vos vœux maintenant souveraine maîtresse,
Avez-vous réfléchi sur l'hymen proposé?

LUCILE.

Mais, Lisette....

LISETTE.

Quoi! mais?

LUCILE.

Je n'ai rien refusé.
Je n'ai pu faire plus.

LISETTE.

Ce n'est pas-là mon compte.
Vainement la rougeur au visage vous monte.

LUCILE.

Mais l'hymen me fait peur.

LISETTE.

Il me fait peur à moi:
C'est un pas hasardeux; et cependant je voi
Qu'il est pour une fille un mal inévitable.

LUCILE.

J'ai peine à m'y résoudre.

LISETTE.

Etes-vous raisonnable?

Éraste vous estime, et vous le connoissez ;
Moi, je l'estime aussi, Madame, c'est assez.

LUCILE.

Pour me déterminer la raison est pressante !
Je vois bien qu'il faudra qu'à ce nœud je consente.

LISETTE.

Vous feriez contre nous des efforts superflus ;
Car, d'ailleurs, j'ai promis.

LUCILE.

Comment donc ?

LISETTE.

J'ai fait plus,
J'ai donné ma parole : il faut que je la tienne ;
Et j'ai la vôtre encore.

SCAPIN.

Et mon maître a la mienne ;
Nous sommes gens d'honneur, nous voulons la tenir.

LISETTE.

Scapin, va le chercher, et dis-lui de venir.

LUCILE, *à Scapin.*

Écoute un peu, je veux....

LISETTE, *à Scapin.*

Va, cours en diligence.
(*Scapin sort.*)

SCENE IV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Vous me loûrez un jour de cette violence.

LUCILE.

Lisette, je t'admire, et je ne comprends pas
Pourquoi je me résous a franchir un tel pas.
Pourquoi si promptement prétends-tu me contraindre
A m'engager ainsi ?

LISETTE.

Vous êtes bien à plaindre !
J'ai cent fois plus que vous d'esprit et de raison :
J'ai voulu détourner toute réflexion.
En sortant de ces lieux, malgré notre innocence,
Conclure votre hymen est un trait de prudence,
Un trait de politique à quoi j'ai dû penser.

LUCILE.

Mais de ce que j'ai fait qui pourroit s'offenser ?

LISETTE.

Quoique l'intention soit innocente et bonne,
Madame, en ce pays on critique, on raisonne ;
Rien n'échappe aux discours : c'est l'usage aujourd'hui ;
Et nous-mêmes, peut-être, à l'exemple d'autrui,
Sachant pareille chose, on nous en verroit rire,
Enfin notre conduite, en butte à la satyre,
Sera justifiée. Avouez maintenant

Que Lisette possede un génie étonnant !
Pour moi, dans ce conseil, prudent et salutaire,
Je ne propose rien que je ne veuille faire ;
Par la même raison j'épouse aussi Scapin.
Nous aurons l'une et l'autre un semblable destin.

SCENE V.

SCAPIN, LUCILE, LISETTE.

LISETTE, *à Scapin.*

TON maître viendra-t-il ?

SCAPIN.

Dans un moment, Lisette,
Il me suit.

LISETTE, *à Lucile.*

Qu'avez-vous ? vous semblez inquiete ?

LUCILE, *cherchant dans ses poches.*

Aurois-je perdu....

LISETTE.

Quoi ?

LUCILE.

Je cherche vainement,
Sans doute elle est restée en mon appartement.

LISETTE.

Qu'avez-vous oublié ?

LUCILE.

Ma réponse, ou Valere

Connoîtra, malgré lui, que je suis plus sincere.
Je crois qu'en la lisant il changera de ton,
Et n'aura pas de soi si bonne opinion!
Loin de me soupçonner d'un si bas artifice,
J'espere que du moins il me rendra justice.
Je vais chercher ma Lettre. Éraste peut venir;
Aussi-bien, en secret, je veux l'entretenir.
Dis lui que je l'attends.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LISETTE, SCAPIN.

SCAPIN.

QUE j'ai l'ame contente!
Tout va bien, tout nous rit, et flatte notre attente....
Éraste vient.

SCENE VII.

ÉRASTE, LISETTE, SCAPIN.

LISETTE, *à Eraste.*

RENTREZ, Lucile vous attend,
Et veut vous découvrir un secret important.

ÉRASTE.

Ce secret ne peut être ignoré de Lisette ?

LISETTE.

Il est vrai ; vainement je ferois la discrette.
Elle est déterminée à choisir un époux.
Soyez sûr que ce choix ne regarde que vous.
Offrez-lui votre main, parlez en assurance.
Allez.

ÉRASTE.

Je te promets que ma reconnoissance
Égalera tes soins.

SCAPIN.

Et, s'il vous plaît, les miens ;
Car nous serons bientôt époux, communs en biens,
Meubles, acquêts, conquêts.

(*Eraste sort.*)

SCENE VIII.

LISETTE, SCAPIN.

LISETTE.

Eh ! bon Dieu, quel langage !
As-tu donc habité quelque pays sauvage ?
Tu m'as fort effrayée en prononçant ces mots.
Où parle-t-on ainsi ?

SCAPIN.

Ce sont là les propos
Qu'on tient pour l'ordinaire en basse Normandie.
J'avois pour la chicane un merveilleux génie;
Mais j'y renonce enfin pour vivre tout à toi.

LISETTE.

Tu fais bien.

SCAPIN.

Si tu veux en user comme moi
Nous deviendrons amans.

LISETTE.

Scapin, tu n'es pas sage:
L'amour ne fut jamais un fruit du mariage;
On se connoît trop bien! Tel qui devient amant
Est rempli d'artifice et de déguisement.
Sous les plus beaux dehors d'abord il s'insinue;
Son air doux et flateur cache une humeur bourue:
Avare dans le fond, il fait le généreux;
Ennemi déclaré des plaisirs et des jeux
Il propose le bal, donne la comédie,
Et, pendant tout le tems qu'à plaire il s'étudie,
Il est homme parfait. A peine est-il époux,
Cet homme si charmant, si gracieux, si doux,
Qu'il change en un moment de langage et de mine;
Ce qu'on dit, ce qu'on fait lui déplaît, le chagrine:
Il devient loup-garou, fâcheux, quinteux, brutal;
Fait un tissu de maux du lien conjugal,
Condamne les plaisirs, peste contre la mode,
Et sait si bien changer d'allure et de méthode,

Et si bien enchérir sur ces communs défauts
Qu'il trouve le secret d'en forger de nouveaux.

SCAPIN.

Voilà du mariage une laide peinture !

LISETTE.

Ce n'en est que l'ébauche.

SCAPIN.

Oh ! pour moi je te jure...

LISETTE, *l'interrompant.*

Laisse-là tes sermens, et songe à faire mieux,
Ou je saurai.... Quelqu'un s'approche de ces lieux.

SCENE IX.

VALERE, ÉRASTE, LISETTE, SCAPIN.

VALERE, *à Eraste.*

Tu dis qu'en son dessein Lucile persévere ?

ÉRASTE.

Pourras-tu me donner la preuve du contraire ?
Je le répete encor, je suis bien informé :
Lucile ne croît pas même qu'elle ait aimé.

VALERE.

Erreur !

LISETTE.

De ses secrets sage dépositaire,
Mieux instruite que vous, je ne puis plus me taire.
De cette vision soyez désabusé ;

Et croyez vous, Monsieur, qu'il soit si mal aisé
De ne vous plus aimer? Cette idée est plaisante!
En vain sur ce sujet votre esprit se tourmente,
Lucile est raisonnable, et si par mes avis
Elle s'étoit conduite....

VALERE.

Ils sont bons; mais je puis
M'éloigner de ces lieux.

ÉRASTE, *lui donnant une Lettre.*

Attends; lis cette Lettre,
Que Lucile en tes mains m'ordonne de remettre.

VALERE, *prenant la Lettre.*

C'est de Lucile?

ÉRASTE.

Oui.

LISETTE, *à Valere.*

Pourquoi donc, s'il vous plaît,
Ne la lisez-vous pas?

VALERE.

Va, je sais ce que c'est.
Sans lire cet écrit je sais ce qu'il renferme,
Et je te le dirois, jusques au moindre terme.
Reproche, injure, amour, transport, rage, dépit:
Voilà tout ce que peut renfermer cet écrit.
Crois moi, j'en ai reçu plus de trente en ma vie
Pareils à celui-ci.

LISETTE.

Quelle forfanterie!
Soyez moins prévenu, moins vain, moins entêté.
Croyez que cet écrit, par la raison dicté,

A ceux dont vous parlez n'est point du tout semblable.
Soyez très-assuré qu'en ce lieu, quoiqu'aimable,
Si vous vous ennuyez de rester avec nous,
Lucile, pour le moins, s'ennuie autant que vous;
Qu'elle n'a plus enfin cette sorte tendresse
Qu'autorisoit en elle une folle jeunesse;
De la seule raison elle écoute la voix:
Elle ne connoît plus ni fleches, ni carquois,
Ni bandeau, ni flambeau, ni fers, ni pleurs, ni peines;
Détruit tout, brise tout, liens, arc, corde, chaînes;
En un mot, de son cœur l'amour a déserté.
Vous pouvez désormais partir en liberté.

(*A Scapin.*)

J'ai dit. Suis-moi, Scapin.

(*Elle sort, avec Scapin.*)

SCENE X.

VALERE, ÉRASTE.

VALERE.

Ce qu'elle vient de dire
Me frappe, me saisit.... Mais voyons: il faut lire.

(*Il lit.*)

« Vous deviez ajouter plus de foi au rapport qu'Éraste
» vous a fait de mes véritables sentimens. La fin de
» notre amour chimérique ne m'a point étonnée, et

» mon amour-propre n'en a point été offensé. J'aurois
» bien des choses à vous dire sur le vôtre ; mais je me
» contente de vous déclarer ici que je ne veux aimer
» de ma vie. Je serai cependant toujours votre amie. »

LUCILE.

ÉRASTE.

Que vois-je ? tu pâlis !

VALERE.

Quoi ! c'est donc tout de bon ?

ÉRASTE.

Après ce que tu vois, en peux-tu douter ?

VALERE.

Non ;

Mais ce fatal aveu de son indifférence
Me fait seul de l'amour connoître la puissance.
Cet écrit de sa main, que je n'attendois pas,
Livre à mon triste cœur de si cruels combats
Que je ne puis parler.

ÉRASTE.

D'où peut venir ton trouble ?

VALERE.

Mon feu loin d'être éteint dans ce moment redouble.
Des transports inconnus s'emparent de mes sens ;
Enfin je n'ai jamais senti ce que je sens.

ÉRASTE.

Valere, que dis-tu ? l'amour peut-il encore
Te parler pour Lucile ?

VALERE.

Éraste, je l'adore.

Hélas ! je te disois, dans ce funeste jour,

Qu'il falloit pour aimer quelque obstacle à l'amour,
Que sa tranquillité diminuoit ses charmes,
Et que c'étoit un Dieu de tumulte et d'alarmes;
Que je n'avois, enfin, exempt d'aucun souci,
Ni rivaux, ni tuteur à redouter ici;
Te le dirai-je? hélas! ce billet seul rassemble
Tuteur, dépit, obstacle et rivaux tout ensemble.
Je me trompois; je veux l'adorer, la servir,
Et vivre sous ses loix, jusqu'au dernier soupir:
Je borne tous mes vœux à ce bonheur suprême.
Qu'elle ne parte point... On vient... C'est elle-même...
Éraste, elle t'estime et n'écoute que toi,
Peins-lui mon désespoir et lui parle pour moi.

SCENE XI.

LUCILE, LISETTE, SCAPIN, VALERE, ÉRASTE.

LUCILE, *à Valere.*

Vous n'êtes point parti?

VALERE.

Je ne pars point encore.
Si vous ne m'accordez la grace que j'implore,
Je vais mourir, Madame, et mourir à vos yeux.

LUCILE.

Qu'entends-je? quel discours?

LISETTE.

LISETTE.

Il devient furieux,
Madame, sauvons-nous.

LUCILE, *à Valere.*

Expliquez-vous, de grace....
(*A Eraste.*)
Eraste, apprenez-moi....

VALERE.

Ciel ! quelle est ma disgrace !
Vous ne m'aimez donc plus ? Mon cœur désespéré
A ce fatal revers n'étoit point préparé ;
Mais, lorsque vous rendez mon sort si déplorable,
De quel crime envers vous suis-je aujourd'hui coupable ?
Toutefois, si ce cœur a pu vous offenser,
Quel que soit son forfait, mon sang va l'effacer :
J'en atteste à vos pieds le Ciel qui nous éclaire.
(*Il se jette à ses pieds.*)

LUCILE.

(*A Eraste.*)
Levez-vous : je le veux.... Quel est donc ce mystere ?

ÉRASTE.

Votre Lettre, Madame, a produit cet effet.

LISETTE.

Il l'a donc lue, enfin ?

VALERE, *à part.*

Malheureux ! qu'ai-je fait ?

LUCILE.

Valere, écoutez-moi. L'erreur est dissipée ;
Le songe disparoît et je suis détrompée.
A tous ces vains plaisirs je renonce aujourd'hui,

Et le seul nom d'amour m'inspire de l'ennui.
Je prétends désormais vivre heureuse et tranquille;
Imitez mon exemple.

VALERE.

Adorable Lucile!

Quittez ce sentiment.

LUCILE.

En vain vous me pressez;
Je vous parle sans feinte, et vous me connoissez.
Ne croyez pas pourtant que, sensible à l'offense,
Je veuille me venger de votre suffisance;
Mais vous deviez, au moins, à parler entre nous,
Vous, penser comme moi; moi, penser comme vous.
Notre sexe a ce droit; mais souvent il s'abuse.

VALERE.

Souffrez que je m'explique et que l'amour m'ex[cuse].

LUCILE.

Non; je veux me soumettre à vos sages avis,
Et même, en ce moment, ils vont être suivis.
(*A Eraste.*)
Voilà ma main, Éraste.

VALERE, *à Eraste.*

Eh! quoi, mon ami
Ajoute encor ce comble à ma douleur extrê[me]

ÉRASTE.

Tu me l'as conseillé.

VALERE, *à Lucile.*

Réduit au désespoir,
Madame, désormais je ne dois plus vous voir.

(*Il sort.*)

SCENE XII et derniere.

LUCILE, ÉRASTE, LISETTE, SCAPIN.

LISETTE, *à Lucile.*

Ce transport amoureux me rend toute interdite.
Vous le punissez bien ; je vous en félicite.

LUCILE, *à Eraste.*

Nous pouvons à présent partir sans différer.

ÉRASTE.

Vos ordres sont suivis. J'ai tout fait préparer....
Mais, Madame, Lisette et Scapin, ce me semble,
A notre exemple aussi, doivent s'unir ensemble ?

LISETTE, *à Scapin.*

Eh ! bien, puisqu'il le faut, touche-là ; j'y consens.

SCAPIN.

Lisette est adorable et pleine de bon sens.

LISETTE, *au Public.*

Sur les plus beaux projets d'amour et de constance
On se trompe souvent, et bien plus qu'on ne pense.
Amans, pour vous guérir de vos opinions,
Venez nous consulter et prendre des leçons.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.



